

Traité politique de saint Thomas d'Aquin à destination du roi de Chypre

« De regno ad regem Cypri »

Vive la France catholique et royale !

**Un gouvernement ignorant la morale
s'est déjà lui-même condamné à l'échec...**

Chers frères et sœurs en Christ,

Vous trouverez la traduction française de l'ouvrage majeur « de regno ad regem Cypri » de saint Thomas d'Aquin. Ce livre explique la crise de la France et donne les remèdes pour panser les plaies de notre nation.

Saint Thomas d'Aquin n'a pas terminé la rédaction de l'ouvrage. A partir du deuxième livre, Ptolémée de Lucques reprend le travail initié par le saint. Ptolémée de Lucques est un chroniqueur et théologien italien, membre de l'ordre dominicain et un temps confident et confesseur de Thomas d'Aquin.

Traduction

La traduction de l'ouvrage est basée sur le texte latin diffusé par le site docteurangelique.free.fr

Organisation du texte

Livre 1

Le livre 1 est traduit littéralement.

Livre 2

Le livre 2 est traduit littéralement jusqu'au 4^e chapitre puisque saint Thomas d'Aquin n'a pas pu en terminer la rédaction. Les chapitres suivants sont résumés de manière détaillée.

Livre 3

Le livre 3 de Ptolémée de Lucques est résumé par chapitres.

Mise en valeur des citations

Les citations sont placées en rouge et en gras pour une meilleure lecture du texte

Table des matières

Traduction de l'ouvrage « de regno ad regem Cypri ».....	5
Préface du traducteur.....	5
Livre I.....	5
Chapitre 1.....	5
Qu'il est nécessaire que les hommes vivant ensemble soient soigneusement gouvernés par quelqu'un.....	5
Chapitre 2.....	7
La distinction entre les différents types de domination ou de régime.....	7
Chapitre 3.....	8
Qu'il est plus avantageux pour une multitude vivant ensemble d'être gouvernée par un seul que par plusieurs.....	8
Chapitre 4.....	9
Que, tout comme le gouvernement d'un seul est optimal lorsqu'il est juste, son contraire est le pire, comme le prouvent de nombreuses raisons et arguments.....	9
Chapitre 5.....	11
Comment le gouvernement a varié chez les Romains et comment parfois la République s'est accrue sous le gouvernement de plusieurs.....	11
Chapitre 6.....	12
Pourquoi le gouvernement de plusieurs tend plus souvent à la tyrannie que le gouvernement d'un seul, et pourquoi le gouvernement d'un seul est meilleur.....	12
Chapitre 7.....	13
Conclusion: Le gouvernement d'un seul est absolument le meilleur. Il montre comment la multitude doit se comporter vis-à-vis de celui-ci, car il faut lui enlever l'occasion de devenir tyran, et comment le tolérer pour éviter un plus grand mal.....	13
Chapitre 8.....	16
Ce qui doit principalement inciter le roi à gouverner : honneur ou gloire ? Les opinions à ce sujet et ce qu'il faut en retenir.....	16
Chapitre 9.....	18
Quel est le véritable but du roi, qui doit le motiver à bien gouverner.....	18
Chapitre 10.....	20
Que la récompense des rois et des princes occupe le plus haut degré dans la béatitude céleste, est démontré par de nombreuses raisons et exemples.....	20
Chapitre 11.....	22
Que le roi et le prince doivent s'efforcer d'assurer un bon gouvernement pour leur propre bien et pour l'avantage qui en découle; et que son contraire mène à la tyrannie.....	22
Chapitre 12.....	25
Comment les biens mondiaux, tels que la richesse, le pouvoir, l'honneur et la réputation, profitent davantage aux rois qu'aux tyrans, et des maux que rencontrent les tyrans même dans cette vie.....	25
Chapitre 13.....	26
Il procède à l'exposition du devoir royal, où il montre que le roi est dans le royaume comme l'âme dans le corps et comme Dieu dans le monde.....	26
Chapitre 14.....	26
Il prend à partir de cette similitude un modèle de gouvernement, de sorte que comme Dieu distingue chaque chose dans le monde par un ordre et une opération propre et une place, de même le roi ses sujets dans le royaume ; et de la même manière pour l'âme.....	26
Chapitre 15.....	28

Quel mode de gouvernance convient au roi, car selon le mode de gouvernance divine : qui a pris son origine dans la gouvernance du navire, où est également posée la comparaison entre la gouvernance sacerdotale et la royauté.....	28
Chapitre 16.....	30
Que de même que pour atteindre le but ultime il est nécessaire que le roi prépare ses sujets à vivre selon la vertu, de même pour les moyens. Et sont ici posés ce qui constitue ce qui ordonne à bien vivre et ce qui entrave, et que le roi doit apporter un remède à ces obstacles.	30
Livre II.....	32
Chapitre 1.....	32
L'influence des facteurs climatiques sur la vie de la cité.....	32
Chapitre 2.....	33
Les conditions hygiéniques requises par la vie de la cité.....	33
Chapitre 3.....	35
L'organisation de la production et du commerce.....	35
Chapitre 4.....	36
L'importance des attraits naturels dans le choix des emplacements pour les villes et les camps, et la nécessité de les utiliser avec modération.....	36
Ptolémée de Lucques continue l'ouvrage de saint Thomas d'Aquin à partir d'ici.....	37
Chapitre 5.....	37
Qu'il est nécessaire pour un roi ou tout autre maître de posséder des richesses temporelles appelées naturelles.....	37
Chapitre 6.....	38
L'importance pour le roi de posséder d'autres richesses naturelles, telles que le bétail et les troupeaux, sans lesquels les seigneurs ne peuvent pas bien gouverner la terre.....	38
Chapitre 7.....	39
L'importance pour le roi d'abonder en richesses artificielles, telles que l'or et l'argent, et la monnaie frappée à partir de ceux-ci.....	39
Chapitre 8.....	39
Là, il fait la distinction entre les deux types de domination, politique et despotique, montrant par de nombreux arguments que le gouvernement politique doit être doux.....	39
Chapitre 9.....	40
Sur le principat despotique, ce qu'il est et comment il peut être transformé en un gouvernement royal, où il compare le politique au despotique selon différentes régions et époques.....	40
Chapitre 10.....	41
La différenciation des serviteurs en fonction des différents types de maîtres, et exposé de certains types de serviteurs communs à tous les maîtres. Ensuite, il soutient que la servitude est naturelle dans certains cas.....	41
Chapitre 11.....	42
Qu'il est nécessaire pour un roi ou tout autre seigneur dans sa juridiction de disposer des fortifications les plus solides, et raisons pour lesquelles de nombreuses sont établies là-bas	42
Chapitre 12.....	42
Ce qui concerne un bon gouvernement d'un royaume ou de toute autre domination, c'est d'avoir des routes ou des voies dans la région ou la province sûres et libres.....	42
Chapitre 13.....	43
De l'importance d'avoir une monnaie propre dans tout royaume et toute domination, et des biens qui en découlent, ainsi que des inconvénients si elle n'est pas présente.....	43
Chapitre 14.....	44

Comment les poids et mesures sont nécessaires pour le bon gouvernement d'un royaume ou de toute autre domination ou politique, illustré par des exemples et des raisonnements.	44
Chapitre 15.....	44
Qu'il est nécessaire pour un roi et tout seigneur de faire preuve de sollicitude pour la préservation de leur statut en veillant à ce que les pauvres soient pris en charge par le trésor public : et cela est prouvé par des exemples et des raisonnements.....	44
Chapitre 16.....	45
Comment il est nécessaire pour un roi et tout dirigeant de se consacrer au culte divin, et quels fruits en découlent.....	45
Résumé du Livre III.....	46
Chapitre 1 : l'exemple de Cyrus, roi des Perses.....	46
Chapitre 2 : le pouvoir découle de Dieu en considérant le mouvement de toute nature créée.....	46
Chapitre 3 : le pouvoir découle de Dieu en considérant le but ultime de toute action.....	46
Chapitre 4 : le cas spécifique du pouvoir Romain.....	46
Chapitre 5 : la légitimité du règne romain.....	46
Chapitre 6 : la question de la bienveillance civile des Romains.....	47
Chapitre 7 : le rôle de Dieu dans l'octroi et la révocation des pouvoirs.....	47
Chapitre 8 : l'ingratitude des dirigeants envers Dieu et ses conséquences.....	47
Chapitre 9 : la domination naturelle de l'homme sur les animaux.....	47
Chapitre 10 : le caractère supérieur du pouvoir papal.....	48
Chapitre 11 : la nature du pouvoir royal.....	48
Chapitre 12 : les origines du pouvoir impérial.....	48
Chapitre 13 : la monarchie du Christ.....	48
Chapitre 14 : le commencement du règne du Christ.....	48
Chapitre 15 : la vie abaissée du Seigneur.....	49
Chapitre 16 : l'exemple des anciens et la conversion de Constantin.....	49
Chapitre 17 : obéissance et protection des empereurs de Constantinople envers l'Église romaine.....	49
Chapitre 18 : Les conciles sous Justinien et Constantin et le transfert de l'empire aux Germains.....	49
Chapitre 19 : la diversification du pouvoir impérial de Charlemagne à Otton III et la plénitude du pouvoir pontifical.....	50
Chapitre 20 : comparaison entre le pouvoir impérial et royal, et leur relation avec le politique.....	50
Chapitre 21 : des différents noms de dignités et de leur signification.....	50
Exemples étayés.....	50
Chapitre 22 : de certains titres de dignités dans certaines régions et de leur mode de gouvernance.....	51
Exemples étayés.....	51
Conclusion générale.....	51
Fin.....	52

Traduction de l'ouvrage « de regno ad regem Cypri »

Préface du traducteur

... / ... (la préface complète se trouve sur le site docteurangelique.free.fr)

Il faut se garder de l'erreur qui consisterait à attribuer au De Regno un contenu « **royaliste** » au sens où l'entendent, par exemple, les monarchistes d'aujourd'hui. La royauté, pour saint Thomas, est un régime; elle concerne donc la structure de la société tout entière : le fait de savoir qui détiendra l'exécutif dans l'Etat n'est qu'un des aspects du problème, et nous dirions : secondaire. En tout cas, le saint Docteur s'élève contre la thèse qui fait du roi un monarque absolu de droit divin. Un gouvernement du type de celui de Louis XIV n'est pas une monarchie comme il la définit. Il faut donc prendre garde de ne pas nous laisser tromper par la consonance historique, voire politique, des mots : le roi, tel qu'il l'entend, peut aussi bien être un roi proprement dit qu'un prince ou un président, d'autant plus que la question de l'hérédité ou de l'élection est accessoire et n'intéresse pas sa définition. De plus, comme l'écrit M. Etienne Gilson, quand saint Thomas dit que la monarchie est le meilleur régime politique, il faut entendre par là : « **que le meilleur des régimes politiques est celui qui soumet le corps social au gouvernement d'un seul, mais non pas que le régime le meilleur soit le gouvernement de l'Etat par un seul** ».

M. Marcel Demongeot résume ainsi les notes dominantes de la royauté, selon saint Thomas : « **C'est l'organisation politique selon laquelle un peuple, naturellement inégal et inapte à la liberté politique, est dirigé par un seul homme qui est roi en raison d'une valeur éminente et qui gouverne à vie, sans être soumis à une loi constitutionnelle, mais conformément à la loi naturelle, pour le bien et avec l'assentiment de ses sujets** ».

Livre I

Chapitre 1

Qu'il est nécessaire que les hommes vivant ensemble soient soigneusement gouvernés par quelqu'un

Nous devons commencer notre étude en définissant ce que l'on entend par le terme « **roi** ». Dans tous les cas où des actions sont orientées vers un but spécifique, il est nécessaire d'avoir un directeur pour s'assurer que le processus aboutisse correctement à ce but. Par exemple, un navire, qui peut être poussé dans différentes directions par divers vents, n'atteindrait pas son port sans la compétence d'un pilote pour le diriger. De même, la vie humaine et ses actions ont un but final auquel elles sont ordonnées, car l'homme agit par intelligence, et il est évident que l'intelligence opère en vue d'une fin.

Cependant, les hommes progressent de manière diverse vers leur but, comme le montre la variété des études et des actions humaines. L'homme a donc besoin de quelqu'un pour

le diriger vers cette fin. Chaque individu a naturellement en lui la lumière de la raison, qui lui permet de se diriger dans ses actions vers cette fin. Si l'homme vivait isolément, comme de nombreux animaux, il n'aurait besoin d'aucun autre guide, et chacun serait roi de lui-même sous le roi suprême, Dieu, guidé par la lumière de la raison qui lui a été donnée divinement.

Mais il est naturel pour l'homme d'être un animal social et politique, vivant en communauté plus que tout autre animal. Cette nécessité naturelle se manifeste par le fait que, contrairement à d'autres animaux auxquels la nature a fourni nourriture, fourrure, défenses comme des dents, des cornes, des griffes ou au moins la vitesse pour fuir, l'homme n'a reçu aucun de ces moyens de défense naturels. À la place, il a reçu la raison, qui lui permet de préparer tout cela par le travail de ses mains. Un homme seul ne pourrait pas fournir toutes les nécessités de la vie. Par conséquent, il est naturel pour l'homme de vivre en société.

De plus, d'autres animaux possèdent une industrie naturelle qui les guide dans ce qui leur est utile ou nuisible, comme la brebis qui considère instinctivement le loup comme un ennemi. Certains animaux connaissent même des plantes médicinales par instinct naturel. L'homme, cependant, ne possède cette connaissance nécessaire à sa vie que de manière générale. Par la raison, il peut arriver à comprendre les détails nécessaires à la vie humaine, mais un seul homme ne peut atteindre toutes ces connaissances par lui-même. Il est donc nécessaire pour l'homme de vivre en communauté, afin qu'il puisse être aidé par les autres et que différents individus se consacrent à des tâches différentes par la raison, comme l'un en médecine, l'autre en une autre discipline.

Cela est encore plus évident car il est propre à l'homme d'utiliser la parole pour exprimer complètement ses pensées aux autres. Les autres animaux expriment leurs émotions entre eux de manière générale, comme le chien qui exprime sa colère en aboyant, et d'autres animaux leurs émotions de différentes manières. L'homme est donc plus communicatif que tout autre animal, même ceux qui vivent en groupes comme les grues, les fourmis et les abeilles.

Salomon l'a bien compris en déclarant dans l'Ecclésiaste (4, 9) : « **Il vaut mieux être deux que seul, car ils ont un avantage dans leur association mutuelle.** » Si donc il est naturel pour l'homme de vivre en société, il est nécessaire qu'il y ait une régulation dans cette société. Si chaque homme s'occupait uniquement de ses propres intérêts, la société se disperserait, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour veiller au bien commun de la multitude, tout comme le corps humain ou celui de tout animal dépérirait sans une force régulatrice commune pour veiller au bien commun de tous les membres.

Salomon disait aussi : « **Là où il n'y a pas de gouverneur, le peuple se dissipera.** » Cela est logique, car ce qui est propre à un individu diffère de ce qui est commun à tous. Les différentes choses ont des causes différentes. Il faut donc, outre ce qui mène au bien propre de chacun, quelque chose qui mène au bien commun de plusieurs. C'est pourquoi, dans tout ce qui est ordonné à une unité, il y a quelque chose qui exerce une régulation. Dans l'univers des corps, les autres corps sont régis par un corps principal, à savoir le corps céleste, selon un certain ordre de la providence divine, et tous les corps

sont régis par la créature rationnelle. Dans un homme, l'âme gouverne le corps, et parmi les parties de l'âme, l'irascible et le concupiscible sont gouvernés par la raison. De même, parmi les membres du corps, il y en a un principal qui les meut tous, comme le cœur ou la tête.

Il est donc nécessaire qu'il y ait dans toute multitude quelque chose qui exerce une régulation.

Chapitre 2

La distinction entre les différents types de domination ou de régime

Dans certaines situations orientées vers un but, il peut y avoir des manières correctes et incorrectes de procéder. De la même manière, dans le gouvernement d'une multitude, il existe des régimes justes et des régimes injustes. Une direction est correcte lorsqu'elle conduit à un but approprié, et incorrecte lorsqu'elle ne le fait pas. De plus, le but convenable diffère selon qu'il s'agit d'une multitude de personnes libres ou de serviteurs. En effet, un homme libre existe pour lui-même, tandis qu'un esclave appartient à un autre.

Ainsi, si une multitude de personnes libres est dirigée par un gouverneur vers le bien commun de la multitude, le régime sera juste et approprié pour des hommes libres. En revanche, si le gouvernement est orienté non vers le bien commun mais vers l'intérêt privé du gouvernant, ce régime sera injuste et pervers. C'est pourquoi le Seigneur menace de tels dirigeants par la voix du prophète Ézéchiël (34, 2) en disant : « **Malheur aux pasteurs d'Israël qui ne se paissent eux-mêmes !** » (comme s'ils ne cherchaient que leurs propres avantages). Les pasteurs doivent chercher le bien de leurs troupeaux, et les gouvernants doivent chercher le bien de la multitude qui leur est soumise.

Si le régime injuste est le fait d'un seul qui recherche ses propres intérêts au détriment de ceux de la multitude, ce dirigeant est appelé tyran, un terme dérivé de la force, car il opprime par le pouvoir, et non par la justice. Ainsi, chez les anciens, on appelait tyrans ceux qui exerçaient une grande puissance. Si l'injustice provient non pas d'un seul, mais de plusieurs, on parle alors d'oligarchie, c'est-à-dire le gouvernement de quelques-uns, lorsque ces quelques personnes oppriment le peuple en raison de leur richesse, ne différant du tyran que par leur nombre. Si le régime injuste est exercé par une multitude, on parle de démocratie, c'est-à-dire le pouvoir du peuple, où le peuple opprime les riches par sa puissance, de sorte que le peuple entier agit comme un seul tyran.

De même, un régime juste peut être distingué en fonction de la manière dont il est exercé. Si le gouvernement est assuré par une multitude, il est communément appelé « **politia** », lorsque, par exemple, une multitude de guerriers domine une cité ou une province. Si le gouvernement est assuré par quelques personnes vertueuses, on parle alors d'aristocratie, c'est-à-dire le pouvoir des meilleurs, ou des nobles, d'où leur nom d'optimates. Enfin, si un régime juste est exercé par un seul, on parle proprement de roi. Ainsi, le Seigneur dit par la bouche d'Ézéchiël : « **Mon serviteur David sera roi sur eux, et il y aura un seul pasteur pour eux tous.** » Il est donc manifeste que la nature

du roi est d'être unique à gouverner et de chercher le bien commun de la multitude, et non son propre avantage.

Puisque l'homme est fait pour vivre en société, car il ne peut suffire à ses besoins s'il reste seul, il faut que plus la société est parfaite, plus elle suffira à ses besoins vitaux. Une certaine suffisance de vie se trouve dans une seule famille, en ce qui concerne les actes naturels de nutrition, de procréation, et d'autres besoins de ce genre ; dans un village, en ce qui concerne les besoins liés à un seul métier ; dans une cité, qui est une communauté parfaite, en ce qui concerne tous les besoins de la vie ; mais encore plus dans une province en raison de la nécessité de défense et d'aide mutuelle contre les ennemis. Ainsi, celui qui gouverne une communauté parfaite, c'est-à-dire une cité ou une province, est appelé roi par antonomase ; tandis que celui qui gouverne une maison est appelé maître de maison, et non roi. Cependant, il y a une certaine similitude avec le roi, ce pourquoi les rois sont parfois appelés pères de leurs peuples.

Il ressort de ce qui précède que le roi est celui qui gouverne une multitude d'une cité ou d'une province pour le bien commun. C'est pourquoi Salomon dit dans l'Ecclésiaste (5, 8) : « **Le roi est servi par les champs.** »

Chapitre 3

Qu'il est plus avantageux pour une multitude vivant ensemble d'être gouvernée par un seul que par plusieurs

Après avoir posé ces principes, il est nécessaire de se demander ce qui est le plus bénéfique pour une province ou une cité : être gouvernée par plusieurs ou par un seul. Cela peut être déterminé en considérant la finalité même du gouvernement. En effet, l'intention de tout gouvernant doit être de veiller à la sécurité de ce qu'il a accepté de gouverner. De même qu'il revient au pilote de conduire un navire à bon port en le protégeant des dangers de la mer, il appartient au gouvernant d'assurer le bien et la sécurité de la multitude associée, ce qui se traduit par la conservation de son unité, appelée paix. Lorsque cette unité est rompue, la vie sociale perd son utilité et une multitude désunie devient un fardeau pour elle-même. Il est donc primordial que le gouvernant veille avant tout à maintenir l'unité de la paix.

On ne peut pas raisonnablement se demander si l'on doit ou non maintenir la paix dans la multitude sous son autorité, pas plus qu'un médecin ne doit se demander s'il doit soigner son patient. Personne ne doit se poser de questions sur le but qu'il doit viser, mais plutôt sur les moyens d'y parvenir. C'est pourquoi l'apôtre, louant l'unité des fidèles, dit : « **Efforcez-vous de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix** » (Éphésiens 4, 3). Plus un gouvernement est efficace pour préserver l'unité de la paix, plus il est utile. En effet, ce qui est plus utile est ce qui conduit le mieux à son but.

Il est évident que ce qui est par essence un est plus apte à créer l'unité que ce qui est multiple. De même que la cause la plus efficace de la chaleur est ce qui est par essence chaud, un gouvernement unifié est donc plus utile qu'un gouvernement divisé.

De plus, il est clair que plusieurs ne peuvent en aucune manière conserver une multitude s'ils sont complètement en désaccord. Une certaine union est nécessaire parmi plusieurs pour qu'ils puissent gouverner d'une manière ou d'une autre, tout comme plusieurs ne peuvent diriger un navire dans une direction que s'ils sont d'une certaine manière unis. Une pluralité est dite unie par sa proximité avec un élément unique. Par conséquent, un seul gouverne mieux que plusieurs précisément en raison de cette proximité à l'unité.

De plus, les choses naturelles sont dans leur meilleur état lorsqu'elles suivent leur nature. Dans chaque cas, la nature opère de la meilleure manière possible. Tout gouvernement naturel est exercé par un seul. Dans la multitude des membres, il y a un organe qui les meut tous, à savoir le cœur ; parmi les parties de l'âme, il y a une force principale, à savoir la raison. De même, les abeilles ont un seul roi, et dans l'univers entier, il y a un seul Dieu, créateur et gouverneur de tout. Cela est logique : toute multitude dérive de l'unité. Par conséquent, si les œuvres de l'art imitent les œuvres de la nature, et si une œuvre d'art est meilleure lorsqu'elle se rapproche de ce qui est naturel, il est nécessaire que dans une multitude humaine, il soit préférable d'être gouverné par un seul.

Les expériences confirment également cela. En effet, les provinces ou les cités qui ne sont pas gouvernées par un seul sont en proie à des dissensions et à des troubles incessants, ce qui semble confirmer la plainte du Seigneur par le prophète : « **Beaucoup de pasteurs ont détruit ma vigne** » (Jérémie 12, 10). À l'inverse, les provinces et les cités gouvernées par un seul roi jouissent de la paix, prospèrent dans la justice, et se réjouissent dans l'abondance. C'est pourquoi le Seigneur promet, comme un grand bienfait, par la bouche des prophètes, qu'Il leur donnera un seul chef et qu'un seul prince sera au milieu d'eux.

Chapitre 4

Que, tout comme le gouvernement d'un seul est optimal lorsqu'il est juste, son contraire est le pire, comme le prouvent de nombreuses raisons et arguments

De même que le gouvernement royal est le meilleur, le gouvernement tyrannique est le pire. En effet, à la « **politia** » (gouvernement par le peuple) s'oppose la « **démocratie** » (gouvernement par la multitude), car les deux sont des régimes exercés par plusieurs ; à l'« **aristocratie** » s'oppose l'« **oligarchie** » (gouvernement par quelques-uns), car les deux sont exercés par peu de personnes ; le royaume, quant à lui, s'oppose à la tyrannie, car les deux sont exercés par un seul. Puisqu'il a été démontré que le royaume est le meilleur des régimes, et si l'opposé du meilleur est le pire, il est nécessaire que la tyrannie soit le pire des régimes.

En outre, une force unie est plus efficace pour produire un effet qu'une force dispersée ou divisée. De la même manière qu'il est plus utile qu'une force opérant pour le bien soit plus unie pour être plus efficace dans l'accomplissement du bien, il est plus nocif qu'une force opérant pour le mal soit unie plutôt que divisée. La force d'un dirigeant injuste opère pour le mal de la multitude, car il détourne le bien commun de la multitude vers son propre bien. Ainsi, dans un gouvernement juste, plus le dirigeant est unique, plus le

gouvernement est utile, de sorte que le royaume est meilleur que l'aristocratie, et l'aristocratie meilleure que la politia. À l'inverse, dans un gouvernement injuste, plus le dirigeant est unique, plus il est nocif. Par conséquent, la tyrannie est plus nuisible que l'oligarchie, et l'oligarchie plus nuisible que la démocratie.

De plus, le gouvernement devient injuste lorsque, méprisant le bien commun de la multitude, il cherche le bien privé du dirigeant. Plus on s'éloigne du bien commun, plus le gouvernement est injuste. On s'éloigne plus du bien commun dans une oligarchie, où l'on cherche le bien de quelques-uns, que dans une démocratie, où l'on cherche le bien de nombreux individus ; et encore plus dans une tyrannie, où l'on cherche uniquement le bien d'un seul. En effet, l'ensemble de la communauté est plus proche du bien commun que le petit nombre, et le petit nombre est plus proche que le seul individu. Ainsi, le gouvernement tyrannique est le plus injuste.

De plus, il est évident en considérant l'ordre de la providence divine, qui dispose parfaitement toutes choses. En effet, le bien résulte d'une cause parfaite qui rassemble tout ce qui peut contribuer au bien, tandis que le mal découle de défauts individuels. La beauté d'un corps, par exemple, résulte de la disposition appropriée de tous ses membres, tandis que la laideur résulte de la mauvaise disposition d'un seul membre. Ainsi, la laideur provient de multiples causes différentes, tandis que la beauté provient d'une seule cause parfaite. Cela s'applique à tous les biens et les maux, comme si Dieu avait prévu que le bien résultât d'une cause unique et forte, tandis que le mal serait plus faible car provenant de multiples causes. Par conséquent, il est préférable qu'un gouvernement juste soit exercé par un seul, pour qu'il soit plus fort. Si le gouvernement devait devenir injuste, il est préférable qu'il soit exercé par plusieurs, pour qu'il soit plus faible et que ses membres se contrecarrent mutuellement. Ainsi, parmi les régimes injustes, la démocratie est la plus tolérable et la tyrannie la pire.

Cela apparaît également clairement lorsqu'on considère les maux qui résultent de la tyrannie. En effet, lorsqu'un tyran, méprisant le bien commun, cherche son propre bien, il en résulte qu'il opprime ses sujets de diverses manières selon les passions qu'il poursuit pour obtenir certains biens. Un tyran dominé par la cupidité s'empare des biens de ses sujets. Ainsi, Salomon dit : « **Le roi juste édifie la terre, mais l'homme avare la détruit** » (Proverbes 29, 4). Si le tyran est soumis à la colère, il verse le sang sans hésitation ; ainsi, Ézéchiël dit : « **Ses princes, au milieu d'elle, sont comme des loups dévorants, versant le sang** » (Ézéchiël 22, 27). Le sage conseille donc de fuir un tel régime, en disant : « **Éloigne-toi de l'homme qui a le pouvoir de tuer** », car il tue non par justice mais par caprice de sa volonté. Ainsi, il n'y aura pas de sécurité, mais tout sera incertain lorsque l'on s'écarte du droit ; rien ne peut être solidement établi lorsque tout dépend de la volonté d'un autre, voire de son caprice.

Le tyran opprime non seulement ses sujets physiquement, mais il empêche aussi leur bien spirituel. Ceux qui cherchent à dominer plus qu'à servir entravent tout progrès de leurs sujets, suspectant que toute excellence de ceux-ci pourrait nuire à leur domination injuste. Les tyrans craignent davantage les bons que les mauvais, la vertu des autres leur inspirant toujours de la crainte. Ils s'efforcent donc de veiller à ce que leurs sujets ne deviennent pas vertueux, de peur que ceux-ci, devenus magnanimes, ne supportent plus

leur domination injuste. Ils s'opposent également à ce que des alliances d'amitié se forment parmi leurs sujets et que ceux-ci se réjouissent de la paix entre eux, afin que, ne se faisant pas confiance, ils ne puissent rien comploter contre le tyran. C'est pourquoi ils sèment la discorde parmi leurs sujets, entretiennent les conflits qui surgissent et interdisent tout ce qui pourrait favoriser les liens humains, comme les mariages et les banquets.

Les tyrans s'efforcent également d'empêcher que leurs sujets deviennent puissants ou riches, car, se méfiant de leurs sujets selon leur propre malice, ils craignent que le pouvoir et les richesses des autres ne deviennent pour eux des instruments de mal. Ainsi, Job dit du tyran : « **Le son des terreurs résonne toujours à ses oreilles, même lorsque la paix règne, il suspecte toujours des embûches** » (Job 15, 21). Par conséquent, comme ceux qui devraient conduire leurs sujets à la vertu jaloussent celle-ci et l'entravent autant qu'ils le peuvent, peu de personnes vertueuses se trouvent sous les tyrans. Selon le philosophe, on trouve des hommes courageux là où ceux-ci sont honorés, et comme le dit Cicéron : « **Les vertus sont toujours faibles et peu actives là où elles sont méprisées** ». De plus, il est naturel que les hommes, nourris dans la crainte, dégénèrent en un esprit servile et deviennent pusillanimes pour toute action virile et courageuse. Cela est évident dans les provinces longtemps soumises à la tyrannie. Ainsi, l'apôtre dit : « **Pères, n'irritez pas vos enfants, de peur qu'ils ne perdent courage** » (Colossiens 3, 21).

Considérant ces maux de la tyrannie, le roi Salomon dit : « **Lorsque les impies règnent, c'est la ruine des hommes** », car par la méchanceté des tyrans, les sujets sont privés de la perfection des vertus ; et encore : « **Quand les impies prennent le pouvoir, le peuple gémit** », comme s'il était réduit en servitude ; et encore : « **Quand les impies se lèvent, les hommes se cachent** » pour éviter la cruauté des tyrans. Cela n'est pas surprenant, car un homme sans raison, gouvernant selon ses caprices, ne diffère en rien d'une bête. Ainsi, Salomon dit : « **Un lion rugissant et un ours affamé, tel est le prince impie sur un peuple pauvre** » (Proverbes 28, 15) ; et ainsi, les hommes se cachent des tyrans comme des bêtes cruelles, et il semble être soumis à un tyran est équivalent à être livré à une bête sauvage.

Chapitre 5

Comment le gouvernement a varié chez les Romains et comment parfois la République s'est accrue sous le gouvernement de plusieurs

Puisque le meilleur et le pire résident dans la monarchie, c'est-à-dire le gouvernement d'un seul, la dignité royale devient odieuse à beaucoup en raison de la malice des tyrans. Certains, en désirant le gouvernement royal, tombent dans la cruauté des tyrans, et de nombreux gouvernants exercent la tyrannie sous le prétexte de la dignité royale. Cet exemple apparaît clairement dans la République romaine. En effet, après avoir expulsé les rois, lorsque le peuple romain ne pouvait plus supporter l'orgueil royal ou plutôt tyrannique, ils instaurèrent des consuls et d'autres magistrats par lesquels ils commencèrent à être gouvernés et dirigés, voulant transformer la royauté en aristocratie.

Comme le rapporte Salluste, il est incroyable de se rappeler combien la cité romaine a crû rapidement après avoir obtenu sa liberté.

Il arrive souvent que des hommes vivant sous un roi s'efforcent moins pour le bien commun, estimant que ce qu'ils consacrent au bien commun ne leur profite pas mais profite à un autre, sous le pouvoir duquel se trouvent les biens communs. Mais quand ils ne voient pas le bien commun sous le pouvoir d'un seul, ils ne considèrent pas le bien commun comme étant celui d'un autre, mais chacun le considère comme le sien. Ainsi, il semble par l'expérience qu'une cité administrée par des gouvernants annuels peut parfois être plus puissante qu'un roi ayant trois ou quatre cités ; de petits services exigés par les rois sont plus pesants que de grandes charges imposées par la communauté des citoyens.

Cela fut observé dans la promotion de la République romaine. En effet, le peuple était enrôlé dans l'armée et payait les soldes pour les militaires ; et lorsque le trésor public ne suffisait pas à payer les soldes, les biens privés étaient mis à disposition pour les usages publics, à tel point que, en dehors des anneaux d'or et des bulles, qui étaient des insignes de dignité, même le Sénat ne conservait rien pour lui-même. Mais, étant continuellement fatigués par des dissensions qui grandirent jusqu'à des guerres civiles, la liberté pour laquelle ils avaient tant œuvré leur fut arrachée et ils commencèrent à être sous le pouvoir des empereurs, qui refusèrent initialement de se faire appeler rois, car ce nom était odieux aux Romains. Certains de ces empereurs, suivant le modèle royal, s'occupèrent fidèlement du bien commun, et par leur zèle, la République romaine fut augmentée et conservée. Mais beaucoup d'entre eux, étant des tyrans envers leurs sujets et faibles et inactifs envers les ennemis, réduisirent la République romaine à rien.

Un processus similaire s'observa chez le peuple hébreu. D'abord, alors qu'ils étaient gouvernés par des juges, ils étaient continuellement pillés par leurs ennemis, car chacun faisait ce qui était bon à ses yeux. Mais lorsque des rois leur furent donnés par Dieu à leur demande, en raison de la malice des rois, ils s'éloignèrent du culte du seul Dieu et furent finalement emmenés en captivité.

Ainsi, des dangers menacent des deux côtés : soit en craignant le tyran, on évite le meilleur gouvernement du roi ; soit en considérant cela, le pouvoir royal se transforme en une malice tyrannique.

Chapitre 6

Pourquoi le gouvernement de plusieurs tend plus souvent à la tyrannie que le gouvernement d'un seul, et pourquoi le gouvernement d'un seul est meilleur

Quand il est nécessaire de choisir entre deux maux, parmi lesquels chacun présente un danger, il faut choisir celui dont découle le moindre mal. Ainsi, si une monarchie se transforme en tyrannie, il en résulte moins de mal que si le gouvernement de plusieurs aristocrates se corrompt. En effet, la dissension, qui découle souvent du gouvernement de plusieurs, va à l'encontre du bien de la paix, qui est primordial pour une société nombreuse. Ce bien de la paix n'est pas supprimé par la tyrannie, mais seuls les biens particuliers de certains individus sont entravés, à moins que l'excès de la tyrannie ne sévisse contre l'ensemble de la communauté. Par conséquent, il est préférable d'opter

pour le gouvernement d'un seul plutôt que celui de plusieurs, même si les deux présentent des dangers.

De plus, il semble que ce qui doit être évité avant tout, ce sont les maux d'où peuvent surgir les plus grands périls. Or, les plus grands périls pour une multitude surviennent plus fréquemment du gouvernement de plusieurs que du gouvernement d'un seul. Il arrive souvent qu'un des gouvernants parmi plusieurs dévie de l'objectif du bien commun, ce qui est moins probable avec un seul dirigeant. Si un des nombreux gouvernants dévie de l'objectif du bien commun, il en résulte un danger de dissension dans la multitude des sujets, car lorsque les dirigeants sont en désaccord, la dissension se propage dans la multitude. En revanche, si un seul gouverne, il se concentre souvent sur le bien commun ; ou même s'il détourne son intention du bien commun, cela ne signifie pas immédiatement qu'il cherche à opprimer les sujets, ce qui serait un excès de tyrannie et la pire forme de mauvaise gouvernance, comme démontré précédemment. Ainsi, il est préférable d'éviter les périls issus de la gouvernance de plusieurs plutôt que ceux issus de la gouvernance d'un seul.

En outre, il arrive aussi souvent, voire plus souvent, que le gouvernement de plusieurs se transforme en tyrannie, comparé au gouvernement d'un seul. En effet, des dissensions surgissant dans le gouvernement de plusieurs, il arrive souvent qu'un individu prenne le dessus sur les autres et usurpe le contrôle de la multitude, ce qui peut être observé dans des événements passés. Par exemple, presque tous les gouvernements multiples ont fini en tyrannie, comme cela est manifestement visible dans la République romaine. Pendant longtemps administrée par plusieurs magistrats, elle a fini, après des rivalités, des dissensions et des guerres civiles, par tomber sous la coupe de tyrans cruels. Et si l'on considère attentivement les faits passés et actuels, on trouve davantage de tyrans dans les régions gouvernées par plusieurs que dans celles gouvernées par un seul.

Si donc le régime royal, qui est le meilleur régime, doit être évité principalement à cause de la tyrannie ; et si la tyrannie survient non moins, mais plus souvent, dans le gouvernement de plusieurs que dans celui d'un seul, il reste à conclure qu'il est plus avantageux de vivre sous un roi unique que sous le gouvernement de plusieurs.

Chapitre 7

Conclusion: Le gouvernement d'un seul est absolument le meilleur. Il montre comment la multitude doit se comporter vis-à-vis de celui-ci, car il faut lui enlever l'occasion de devenir tyran, et comment le tolérer pour éviter un plus grand mal.

Puisque le gouvernement d'un seul est préférable, étant le meilleur, et qu'il peut néanmoins se transformer en tyrannie, ce qui est le pire, comme il est clair d'après ce qui a été dit, il faut travailler avec un soin diligent pour que la multitude soit gouvernée par un roi sans tomber sous la coupe d'un tyran. Tout d'abord, il est nécessaire que l'homme promu au rang de roi soit d'une telle nature qu'il ne soit pas probable qu'il devienne un tyran. Ainsi, Samuel, louant la providence divine dans l'établissement d'un roi, dit dans le Premier Livre des Rois : « **Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur et**

lui a commandé d'être le chef de son peuple. » Ensuite, le gouvernement du royaume doit être organisé de telle manière que la possibilité de tyrannie soit enlevée au roi déjà établi. En même temps, son pouvoir doit être tempéré de telle sorte qu'il ne puisse facilement se transformer en tyrannie. Ces points seront examinés dans ce qui suit.

Enfin, il faut veiller à savoir comment réagir si le roi devenait tyrannique. En effet, s'il n'y a pas un excès de tyrannie, il est plus utile de tolérer une tyrannie modérée pendant un certain temps que de s'engager dans des actions contre le tyran, ce qui entraînerait de nombreux dangers, plus graves que la tyrannie elle-même. En effet, il se peut que ceux qui agissent contre le tyran ne puissent pas prévaloir, et ainsi, le tyran provoqué deviendra plus cruel. Mais si quelqu'un peut prévaloir contre le tyran, cela engendre souvent les dissensions les plus graves parmi le peuple ; que ce soit pendant qu'on s'insurge contre le tyran, ou après la déposition du tyran, quand la multitude se divise en partis au sujet de l'organisation du gouvernement. Il arrive aussi parfois qu'après avoir expulsé un tyran avec l'aide de quelqu'un, ce dernier, ayant pris le pouvoir, devienne tyran à son tour et, craignant de subir de la part d'un autre ce qu'il a lui-même fait subir, opprime les sujets avec une servitude plus dure.

Ainsi, il arrive souvent dans la tyrannie que le successeur soit plus cruel que le précédent, en ne se contentant pas des vexations antérieures, mais en ajoutant de nouvelles cruautés issues de sa propre méchanceté. Ainsi, à Syracuse, alors que tous désiraient la mort de Dionysius, une vieille femme priait continuellement pour qu'il reste en vie et survive. Quand le tyran le sut, il l'interrogea sur la raison de cette prière. Elle répondit : « **Jeune fille, nous avons un tyran cruel, et je désirais sa mort. Après sa mort, un tyran encore plus dur lui succéda ; et encore, je désirais la fin de sa domination. Ensuite, nous avons eu un troisième gouverneur, toi, encore plus insupportable. Donc, si tu es tué, un tyran encore pire te succédera.** »

Si l'excès de tyrannie est intolérable, certains ont estimé qu'il appartient à la vertu des hommes courageux d'assassiner le tyran et de s'exposer aux dangers de la mort pour libérer la multitude ; on trouve un exemple de cela dans l'Ancien Testament. En effet, un certain Ehud tua Eglon, roi de Moab, qui opprimait le peuple de Dieu par une lourde servitude, en lui enfonçant un poignard dans la cuisse, et il devint le juge du peuple. Cependant, cela ne correspond pas à la doctrine apostolique. Pierre nous enseigne à être soumis non seulement aux maîtres bons et modestes, mais aussi aux maîtres difficiles. « **C'est en effet une grâce que de supporter des tristesses par souci de Dieu en souffrant injustement.** » Ainsi, même si de nombreux empereurs romains persécutaient tyranniquement la foi chrétienne et qu'une grande multitude de nobles et de peuples s'étaient convertis à la foi, ils sont loués pour avoir enduré patiemment et courageusement la mort pour le Christ sans résister, comme on le voit manifestement dans la sainte légion thébaine. Ehud doit donc être considéré comme ayant tué un ennemi plutôt qu'un dirigeant du peuple, même s'il était un tyran. C'est pourquoi, dans l'Ancien Testament, ceux qui ont tué Joas, roi de Juda, bien qu'il ait abandonné le culte de Dieu, ont été eux-mêmes tués, et leurs enfants épargnés selon la loi.

Cela serait dangereux pour la multitude et ses dirigeants si certains tentaient d'assassiner les gouvernants, même les tyrans, par présomption privée. En effet, les mauvais hommes se mettent plus souvent en danger que les bons. Or, il est pénible pour les mauvais hommes d'être gouvernés, qu'il s'agisse de rois ou de tyrans, car, selon Salomon, « **le roi sage dissipe les impies.** » Par conséquent, une telle présomption entraînerait plus de danger pour la multitude de perdre un roi que de remède en supprimant un tyran.

Il semble plus approprié de s'opposer à la cruauté des tyrans non par présomption privée de quelques-uns, mais par l'autorité publique. En premier lieu, si le droit de se choisir un roi appartient à une multitude, il n'est pas injuste que cette même multitude puisse destituer le roi qu'elle a institué ou restreindre son pouvoir s'il abuse de son pouvoir royal en tyran. Une telle multitude ne doit pas être considérée comme infidèle en destituant un tyran, même si elle s'était auparavant soumise à lui de manière perpétuelle, car il a mérité cela en ne se comportant pas fidèlement dans le gouvernement de la multitude, ce qui est requis par le devoir du roi, de sorte que le pacte avec ses sujets ne lui soit pas réservé. Ainsi, les Romains ont expulsé de son royaume Tarquin le Superbe, qu'ils avaient accepté comme roi, à cause de la tyrannie de lui-même et de ses fils, et ont substitué une autorité inférieure, à savoir celle des consuls. De même, Domitien, qui avait succédé à ses très modestes prédécesseurs, l'empereur Vespasien son père et son frère Titus, fut tué par le Sénat romain lorsqu'il exerça la tyrannie, et toutes les actions pernicieuses qu'il avait commises contre les Romains furent justement et salutairement annulées par un décret du Sénat. Ainsi, le bienheureux Jean l'Évangéliste, le disciple bien-aimé de Dieu, qui avait été relégué en exil par ce même Domitien sur l'île de Patmos, fut ramené à Éphèse par un décret du Sénat.

Si le droit de veiller sur le peuple appartient à une autorité supérieure, il faut attendre de cette autorité un remède contre la méchanceté du tyran. Ainsi, Archelaus, qui avait commencé à régner en Judée à la place de son père Hérode et qui imitait la méchanceté de son père, fut d'abord réduit en puissance, le titre de roi lui étant enlevé et la moitié de son royaume étant divisée entre ses deux frères, à la suite d'une plainte des Juifs auprès de César Auguste. Puis, comme il ne pouvait être contenu dans sa tyrannie, il fut exilé à Lyon en Gaule par l'empereur Tibère.

Si aucune aide humaine ne peut être obtenue contre le tyran, il faut recourir au roi de tous, Dieu, qui est un secours dans les opportunités de tribulation. Il a le pouvoir de transformer le cœur cruel du tyran en douceur, selon la sentence de Salomon : « **Le cœur du roi est dans la main de Dieu ; il l'incline là où il veut.** » C'est lui qui a changé la cruauté du roi Assuérus, qui préparait la mort des Juifs, en douceur. C'est lui qui a converti Nabuchodonosor, roi cruel, en un prédicateur de la puissance divine. « **Maintenant donc, moi Nabuchodonosor, loue, magnifie et glorifie le roi du ciel, car toutes ses œuvres sont vraies et ses voies justes, et il peut abaisser ceux qui marchent dans l'orgueil.** »

Quant aux tyrans jugés indignes de conversion, Dieu peut les faire disparaître ou les réduire à un état inférieur, selon ce que dit le sage : « **Dieu a renversé les trônes des princes orgueilleux et a fait asseoir les humbles à leur place.** » Il est celui qui, voyant l'affliction de son peuple en Égypte et entendant leur cri, a fait tomber le tyran

Pharaon avec son armée dans la mer. Il est celui qui a d'abord transformé Nabuchodonosor, roi orgueilleux, non seulement en le chassant du trône mais aussi de la société des hommes, en le changeant en une bête. Son bras n'est pas non plus raccourci, de sorte qu'il ne puisse libérer son peuple des tyrans. En effet, il promet à son peuple par Isaïe de lui donner du repos de son labeur, de sa confusion et de la dure servitude qu'il avait endurée auparavant. Par Ézéchiël, il dit : « **Je délivrerai mon troupeau de leur bouche,** » c'est-à-dire des pasteurs qui se nourrissent eux-mêmes.

Pour mériter cette grâce de Dieu, le peuple doit cesser de pécher, car c'est en châtement du péché que, par la permission divine, les impies prennent le pouvoir, comme le dit le Seigneur par Osée : « **Je te donnerai un roi dans ma colère.** » Dans le livre de Job, il est dit que Dieu fait régner un homme hypocrite à cause des péchés du peuple¹. Il faut donc éradiquer la faute pour que cesse le fléau des tyrans.

Chapitre 8

Ce qui doit principalement inciter le roi à gouverner : honneur ou gloire ? Les opinions à ce sujet et ce qu'il faut en retenir.

Puisque, selon ce qui a été dit précédemment, il incombe au roi de chercher le bien de la multitude, il semble trop lourd de demander à un roi d'accomplir son devoir sans qu'il en retire quelque avantage personnel. Il est donc nécessaire de considérer quelle récompense est appropriée pour un bon roi. Certains ont pensé que cette récompense ne pouvait être autre que l'honneur et la gloire. Ainsi, Cicéron, dans son livre « **De Republica** », définit le chef de l'État comme étant nourri par la gloire, et Aristote, dans son livre « **Éthique** », semble fournir une raison similaire en affirmant que le prince, s'il n'est pas satisfait par l'honneur et la gloire, devient inévitablement un tyran. En effet, tous les esprits cherchent leur propre bien. Si le prince n'est pas content avec la gloire et l'honneur, il recherchera les plaisirs et les richesses, et ainsi se tournera vers les rapines et les injustices envers ses sujets.

Cependant, si nous acceptons cette opinion, de nombreux inconvénients en découlent. Premièrement, cela serait coûteux pour les rois de supporter tant de travaux et de sollicitudes pour une récompense aussi fragile. En effet, il semble que rien ne soit plus fragile que la gloire et l'honneur provenant de la faveur des hommes, puisque cela dépend des opinions des hommes, qui sont les choses les plus changeantes dans la vie humaine. C'est pourquoi le prophète Isaïe appelle cette gloire « **la fleur de l'herbe** ». Ensuite, le désir de gloire humaine diminue la grandeur d'esprit. Celui qui cherche la faveur des hommes doit nécessairement servir leur volonté dans tout ce qu'il dit ou fait, et ainsi, en cherchant à plaire aux hommes, il devient l'esclave de chacun. Pour cette raison, Cicéron, dans son livre « **De Officiis** », dit que le désir de gloire doit être évité. Il prive en effet l'esprit de sa liberté, pour laquelle les hommes magnanimes doivent lutter. Rien ne convient mieux à un prince, qui est institué pour accomplir de bonnes actions, que la grandeur d'esprit. Il est donc inapproprié que la gloire humaine soit la récompense d'un roi.

1 La France subit ce fléau depuis plusieurs générations, et ce, à cause de nos péchés

En outre, cela serait nuisible pour la multitude si une telle récompense était fixée pour les princes. Il incombe à un homme bon de mépriser la gloire, comme les autres biens temporels. En effet, il appartient à un homme vertueux et courageux de mépriser la gloire comme la vie elle-même pour la justice. Ainsi, il arrive une chose merveilleuse : les actes vertueux sont suivis de la gloire, mais cette gloire doit être méprisée avec vertu, et par le mépris de la gloire, un homme devient glorieux. Comme dit Fabius : « **Celui qui méprise la gloire, l'obtient véritablement** ». Et Salluste dit de Caton : « **Moins il cherchait la gloire, plus il l'atteignait** ». De même, les disciples du Christ se présentaient comme des ministres de Dieu, « **à travers la gloire et le déshonneur, à travers la mauvaise et la bonne réputation** ». La gloire n'est donc pas une récompense appropriée pour un homme bon, puisqu'elle est méprisée par les bons. Si donc la seule récompense fixée pour les princes est la gloire, il en résultera que les hommes bons n'accepteront pas la charge de gouverner, ou s'ils l'acceptent, ils seront sans récompense.

De plus, le désir de gloire entraîne des maux dangereux. En effet, beaucoup, cherchant immodérément la gloire dans les affaires militaires, ont perdu eux-mêmes et leurs armées, ramenant la liberté de leur patrie sous la domination ennemie. C'est pourquoi Torquatus, un prince romain, pour éviter ce danger, tua son fils qui, provoqué par l'ennemi, combattit avec ardeur juvénile contre son ordre, bien qu'il ait été victorieux, de peur que l'exemple de cette présomption ne fasse plus de mal que l'utilité de la gloire d'avoir tué l'ennemi. Le désir de gloire entraîne également un autre vice familier : la simulation. En effet, comme il est difficile et rare de posséder les véritables vertus, auxquelles seules l'honneur est dû, beaucoup de ceux qui désirent la gloire deviennent des simulateurs de vertus. C'est pourquoi Salluste dit : « **L'ambition a contraint beaucoup de mortels à devenir faux. Avoir une chose cachée dans le cœur, et une autre prête sur la langue, et avoir plus de souci de leur apparence que de leur esprit** ». De même, notre Sauveur appelle hypocrites, c'est-à-dire simulateurs, ceux qui font de bonnes œuvres pour être vus des hommes.

Il est donc aussi dangereux pour la multitude si le prince cherche les plaisirs et les richesses en récompense, de peur qu'il ne devienne un ravisseur et injurieux, que s'il est captivé par la gloire, de peur qu'il ne devienne présomptueux et simulateur. Mais, comme il ressort de l'intention des sages susmentionnés, ils n'ont pas décidé de l'honneur et de la gloire comme récompense pour le prince, en pensant que l'intention principale du bon roi devait se porter sur cela, mais parce qu'il est plus tolérable pour un prince de chercher la gloire que de convoiter l'argent ou de suivre les plaisirs. Ce vice est en effet plus proche de la vertu, puisque la gloire que recherchent les hommes, comme le dit Augustin, n'est rien d'autre que le jugement favorable des hommes sur d'autres hommes. En effet, le désir de gloire a un certain vestige de vertu, cherchant au moins l'approbation des bons et refusant de leur déplaire. Étant donné que peu parviennent à la véritable vertu, il semble plus tolérable de préférer à la gouvernance celui qui, craignant le jugement des hommes, est dissuadé de commettre des maux manifestes. En effet, celui qui recherche la gloire s'efforce soit par des œuvres de vertu de se faire approuver des hommes, soit au moins par des ruses et des tromperies. Mais celui qui désire dominer, s'il ne craint pas de déplaire aux bons par manque de désir de gloire, cherche souvent à

obtenir ce qu'il aime par des crimes les plus ouverts, surpassant ainsi les bêtes en vices de cruauté ou de luxure, comme cela se voit dans le cas de Néron César, dont Augustin dit que sa luxure était telle qu'il n'était craint de personne, et sa cruauté si grande qu'il ne semblait posséder aucune mollesse.

Cela est suffisamment exprimé par ce qu'Aristote dit du magnanime dans l'Éthique : il ne cherche pas l'honneur et la gloire comme une grande récompense suffisante pour la vertu, mais il n'exige rien de plus des hommes. En effet, parmi toutes les choses terrestres, il semble que le témoignage des hommes sur la vertu d'un homme soit le plus précieux.

Chapitre 9

Quel est le véritable but du roi, qui doit le motiver à bien gouverner

Puisque l'honneur mondain et la gloire humaine ne sont pas des récompenses suffisantes pour les soins royaux, il reste à déterminer quelle serait une récompense adéquate pour le roi. Il est convenable que le roi attende sa récompense de Dieu. En effet, un serviteur attend sa récompense de son maître; de même, en gouvernant le peuple, le roi est le serviteur de Dieu, comme le dit l'apôtre : « **Toute autorité vient de Dieu** », et « **Il est le ministre de Dieu, vengeur pour manifester la colère à celui qui fait le mal** ». Dans le Livre de la Sagesse, les rois sont décrits comme des ministres de Dieu. Les rois doivent donc attendre leur récompense de Dieu pour leur gouvernance.

Dieu récompense parfois les rois par des biens temporels pour leur service, mais ces récompenses sont communes aux bons et aux mauvais. C'est pourquoi le Seigneur dit dans Ézéchiël : « **Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fait servir son armée avec un grand service contre Tyr, mais aucune récompense ne lui a été donnée ni à son armée de Tyr pour le service qu'il a accompli pour moi contre elle** », c'est-à-dire le service par lequel l'autorité, selon l'apôtre, est le ministre de Dieu, vengeur pour manifester la colère à celui qui fait le mal. Ensuite, parlant de la récompense, il ajoute : « **C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur Dieu : Voici, je donne à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte, et il en pillera les dépouilles; ce sera la récompense pour son armée** ». Si donc le Seigneur récompense les rois iniques combattant contre ses ennemis, bien qu'ils n'aient pas l'intention de servir Dieu mais d'exécuter leurs propres haines et cupidités, avec de telles récompenses comme de leur accorder la victoire sur leurs ennemis, de leur soumettre des royaumes et de leur permettre de piller des dépouilles, que fera-t-il pour les bons rois qui gouvernent le peuple de Dieu avec une intention pieuse et combattent ses ennemis ? Il ne leur promet pas une récompense terrestre, mais éternelle, et rien d'autre que Lui-même. Comme dit Pierre aux pasteurs du peuple de Dieu : « **Paissez le troupeau de Dieu qui est parmi vous, afin que, lorsque le prince des pasteurs, c'est-à-dire le roi des rois, le Christ, paraîtra, vous receviez une couronne de gloire impérissable** », de laquelle Isaïe dit : « **Le Seigneur sera une couronne d'exultation et un diadème de gloire pour son peuple** ».

Cela est manifesté par la raison. Il est en effet gravé dans les esprits de tous ceux qui utilisent la raison que la récompense de la vertu est le bonheur. En effet, la vertu de chaque chose est ce qui rend bon celui qui la possède, et rend son œuvre bonne. Chaque personne s'efforce, par ses bonnes actions, d'atteindre ce qui est le plus désiré; cela est d'être heureux, ce que personne ne peut ne pas vouloir. La récompense de la vertu est donc correctement attendue comme étant ce qui rend l'homme heureux. Si bien agir est l'œuvre de la vertu, et que l'œuvre du roi est de bien gouverner ses sujets, cette récompense sera également celle du roi, ce qui le rendra heureux. Mais ce qu'est ce bonheur doit être considéré à partir de là.

Nous appelons le bonheur la fin ultime des désirs. En effet, le mouvement du désir ne progresse pas à l'infini; autrement, le désir naturel serait vain, car l'infini ne peut être atteint. Puisque le désir de la nature intellectuelle est pour le bien universel, seul ce bien peut vraiment rendre heureux, qui, une fois atteint, ne laisse aucun autre bien à désirer. C'est pourquoi le bonheur est appelé le bien parfait, comme englobant tous les désirs. Cependant, aucun bien terrestre n'est tel : car ceux qui possèdent des richesses désirent en avoir davantage, et il en va de même pour les autres biens. Et même s'ils ne cherchent pas de plus grands biens, ils désirent au moins que ceux qu'ils ont restent ou soient remplacés par d'autres. Rien de permanent ne se trouve dans les choses terrestres, donc rien de terrestre ne peut satisfaire le désir. Ainsi, aucun bien terrestre ne peut rendre heureux, et ne peut donc être une récompense suffisante pour un roi.

De plus, la perfection finale et le bien complet de chaque chose dépend de quelque chose de supérieur. Les choses matérielles deviennent meilleures par association avec de meilleures choses et pires par association avec de moins bonnes choses. Par exemple, l'argent devient meilleur lorsqu'il est allié à l'or, et impur lorsqu'il est mélangé avec du plomb. Il est évident que toutes les choses terrestres sont inférieures à l'esprit humain. Le bonheur est la perfection finale de l'homme et le bien complet auquel tous aspirent. Rien de terrestre ne peut donc rendre un homme heureux, et rien de terrestre ne peut être une récompense suffisante pour un roi. Comme le dit Augustin, nous ne disons pas que les princes chrétiens sont heureux parce qu'ils règnent longtemps, laissent des héritiers après leur mort, vainquent les ennemis de l'État, ou peuvent se défendre contre des citoyens rebelles; mais nous les disons heureux s'ils règnent avec justice, préfèrent maîtriser leurs désirs plutôt que de dominer des nations, et font tout non par ardeur pour la vaine gloire, mais par amour de l'éternel bonheur. Nous appelons ces princes chrétiens heureux, pour l'instant en espérance, mais plus tard en réalité, lorsque ce que nous attendons viendra.

Aucune autre créature ne peut non plus rendre un homme heureux ni être une récompense appropriée pour un roi. Le désir de chaque chose tend vers son principe, de lequel elle tire son existence. La cause de l'esprit humain n'est autre que Dieu, qui l'a fait à son image. Seul Dieu peut satisfaire le désir de l'homme, le rendre heureux, et être une récompense convenable pour un roi. En outre, l'esprit humain connaît par l'intellect et désire par la volonté le bien universel; ce bien universel ne se trouve que dans Dieu. Rien d'autre ne peut donc rendre un homme heureux en satisfaisant son désir, sauf Dieu, comme il est dit dans le Psaume : « **Il satisfait ton désir avec de bonnes choses** ».

C'est donc en Dieu que le roi doit placer sa récompense. En réfléchissant à cela, le roi David disait : « **Qu'ai-je dans le ciel, et sur la terre que désiré-je autre que toi ?** » À cette question, il répond ensuite : « **Pour moi, m'attacher à Dieu est bon, et mettre mon espoir dans le Seigneur Dieu** ». Il est celui qui donne le salut aux rois, non seulement le salut temporel qui sauve communément les hommes et les animaux, mais aussi le salut éternel dont il est dit par Isaïe : « **Mon salut sera éternel** », par lequel il sauve les hommes et les conduit à l'égalité avec les anges.

Ainsi peut-il être vérifié que la récompense du roi est l'honneur et la gloire. En effet, quel honneur mondain et transitoire peut être semblable à cet honneur, qu'un homme soit citoyen et familier de Dieu, et compté parmi les fils de Dieu, héritant du royaume céleste avec le Christ ? Voici l'honneur que le roi David désirait et admirait en disant : « **Tes amis sont grandement honorés, ô Dieu** ». Quelle gloire de la louange humaine peut être comparée à celle-ci, que ni la langue flatteuse des trompeurs, ni l'opinion erronée des hommes ne produisent, mais qui est proclamée par le témoignage intérieur de la conscience et confirmée par le témoignage de Dieu, qui promet à ses confesseurs de les reconnaître en gloire devant les anges de Dieu ? Ceux qui cherchent cette gloire la trouvent, et ceux qui ne cherchent pas la gloire des hommes l'obtiennent, comme dans l'exemple de Salomon, qui non seulement reçut de Dieu la sagesse qu'il recherchait, mais fut aussi rendu plus glorieux que les autres rois.

Chapitre 10

Que la récompense des rois et des princes occupe le plus haut degré dans la béatitude céleste, est démontré par de nombreuses raisons et exemples

Il reste encore à considérer que ceux qui exercent dignement et louablement la charge royale obtiendront également un degré éminent de béatitude céleste. En effet, si le bonheur de la vertu est la récompense, il s'ensuit que la vertu la plus élevée mérite un degré de béatitude plus élevé. Or, la principale vertu est celle par laquelle un homme peut diriger non seulement lui-même mais aussi les autres; et d'autant plus, qu'elle est plus régissante : car selon la vertu corporelle, on considère quelqu'un comme plus vertueux s'il peut vaincre davantage ou soulever plus de poids. Ainsi, une plus grande vertu est requise pour gouverner une famille domestique que pour se gouverner soi-même, et encore plus grande pour gouverner une cité et un royaume. Il est donc un acte de vertu excellente que d'exercer dignement la charge royale; par conséquent, une récompense excellente dans la béatitude lui est due.

De plus, dans tous les arts et pouvoirs, ceux qui dirigent bien les autres sont plus louables que ceux qui se comportent bien sous la direction des autres. En effet, dans les arts spéculatifs, il est plus grand de transmettre la vérité aux autres en les enseignant que de pouvoir la saisir à partir d'eux. De même, dans les métiers, un architecte qui conçoit un bâtiment est plus estimé et mieux rémunéré qu'un artisan qui travaille manuellement selon sa conception. Et dans les affaires militaires, la prudence du chef obtient une plus grande gloire que la force du soldat. Il en va de même pour le dirigeant d'une multitude dans les choses qui doivent être accomplies par chacun selon la vertu, comme le

professeur dans les disciplines, l'architecte dans les constructions et le chef dans les batailles. Par conséquent, un roi est digne d'une récompense plus grande s'il gouverne bien ses sujets que n'importe quel sujet qui se comporte bien sous un roi.

En outre, s'il est de la vertu que, par elle, l'œuvre de l'homme devienne bonne, il semble qu'il soit de la vertu supérieure que quelqu'un accomplisse un plus grand bien par elle. Or, le bien de la multitude est plus grand et plus divin que le bien d'un seul individu : c'est pourquoi, parfois, le mal d'un seul est supporté s'il cède au bien de la multitude, comme un voleur est mis à mort pour que la paix soit donnée à la multitude. Même Dieu ne permettrait pas le mal dans le monde s'il n'en tirait pas du bien pour l'utilité et la beauté de l'univers. Or, il incombe au roi de veiller attentivement au bien de la multitude. Une récompense plus grande est donc due au roi pour un bon gouvernement qu'au sujet pour une bonne action. Cela sera d'autant plus évident pour celui qui examine plus spécifiquement. En effet, toute personne privée est louée par les hommes, et c'est compté pour lui comme une récompense de Dieu s'il vient en aide aux nécessiteux, s'il pacifie les discordes, s'il délivre l'opprimé du plus puissant, enfin s'il apporte à quiconque quelque secours ou conseil pour le salut. Combien donc celui qui fait jouir toute une province de la paix, qui réprime les violences, qui maintient la justice et qui ordonne ce que ses sujets doivent faire par ses lois et ses préceptes, est-il plus louable aux yeux des hommes et plus digne de récompense de Dieu ? C'est là aussi que la grandeur de la vertu royale apparaît, car elle porte principalement la ressemblance de Dieu en agissant dans le royaume comme Dieu dans le monde : c'est pourquoi, dans l'Exode, les juges du peuple sont appelés dieux. Même chez les Romains, les empereurs étaient appelés dieux. Mais quelque chose est d'autant plus agréable à Dieu qu'il s'en rapproche davantage : c'est pourquoi l'apôtre exhorte : « **Soyez les imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés** ». Mais si, selon la maxime du sage, tout être aime celui qui lui ressemble, dans la mesure où les causes ont quelque similitude avec les choses qu'elles produisent, il s'ensuit que les bons rois sont les plus agréables à Dieu et méritent le plus de récompense de sa part. De plus, pour utiliser les mots de Grégoire : qu'est-ce que la tempête de la mer sinon la tempête de l'esprit ? Mais quand la mer est calme, même un ignorant dirige bien le navire; mais quand la mer est troublée par les tempêtes, même un marin expérimenté est confondu par les flots tumultueux; c'est pourquoi, dans l'occupation du gouvernement, celui même qui use d'une bonne œuvre perd souvent son utilité lorsqu'il est maintenu dans le calme. Il est en effet très difficile, comme le dit Augustin, que dans l'exaltation de ceux qui flattent et honorent exagérément et saluent trop humblement, ils ne s'enflent pas, mais se rappellent qu'ils sont des hommes. Et dans l'Ecclésiastique : « **Heureux l'homme qui ne va pas après l'or, et qui n'a pas espéré dans les trésors d'argent. Il a pu transgresser impunément, et il n'a pas transgressé; il a pu faire le mal, et il ne l'a pas fait** » C'est là qu'il est trouvé comme éprouvé dans l'œuvre de la vertu, fidèle, d'où le proverbe de Biantis : « **Le gouvernement révèle l'homme**². » En effet, beaucoup, parvenant au sommet du pouvoir, échouent dans la vertu, alors qu'ils semblaient vertueux lorsqu'ils étaient dans une position inférieure. Donc, même la difficulté qui menace les princes dans leurs

2 Le président actuel de la France donne raison à Biantis

bonnes actions les rend dignes d'une récompense plus grande, et s'ils ont parfois péché par faiblesse, ils sont rendus plus excusables aux yeux des hommes et peuvent plus facilement obtenir le pardon de Dieu, à condition, comme le dit Augustin, qu'ils n'oublient pas de sacrifier à leur Dieu véritable l'offrande de l'humilité, de la miséricorde et de la prière pour leurs péchés. Pour illustrer cela, prenons l'exemple d'Achab, roi d'Israël, qui avait beaucoup péché; le Seigneur dit à Élie : « **Puisque Achab s'est humilié, je ne ferai pas venir ce malheur de son vivant.** » Or, ce n'est pas seulement par la raison qu'il est démontré que les rois méritent une récompense excellente, mais cela est aussi confirmé par l'autorité divine. Car il est dit dans Zacharie que, dans ce jour de béatitude où le Seigneur sera le protecteur de ceux qui habitent à Jérusalem, c'est-à-dire dans la vision de la paix éternelle, les maisons des autres seront comme la maison de David, car tous seront rois et régneront avec le Christ, comme les membres avec la tête; mais la maison de David sera comme la maison de Dieu, car comme il a fidèlement exercé la charge de Dieu parmi le peuple, il sera plus proche de Dieu et s'attachera à Lui en récompense. Cela a aussi été en quelque sorte rêvé chez les païens, alors qu'ils pensaient que les dirigeants et les sauveurs des cités étaient transformés en dieux.

Chapitre 11

Que le roi et le prince doivent s'efforcer d'assurer un bon gouvernement pour leur propre bien et pour l'avantage qui en découle; et que son contraire mène à la tyrannie

Puisque les rois ont une si grande récompense dans la béatitude céleste s'ils se comportent bien dans leur gouvernement, ils doivent veiller avec diligence à ne pas tomber dans la tyrannie. En effet, rien ne devrait leur être plus agréable que de transférer la gloire du royaume terrestre, par lequel ils sont élevés sur terre, dans le royaume céleste. Cependant, les tyrans errent, abandonnant la justice pour certains avantages terrestres, les privant ainsi d'une récompense qu'ils auraient pu obtenir en gouvernant justement. Il est évident que c'est une folie de perdre de si grands biens, éternels et durables, pour de petits biens temporaires, et nul, sauf un insensé ou un infidèle, ne l'ignore. Il convient également d'ajouter que ces avantages temporels, pour lesquels les tyrans abandonnent la justice, profitent davantage aux rois lorsqu'ils observent la justice. En effet, parmi toutes les choses mondaines, rien ne semble préférable à l'amitié digne. Car elle est celle qui réunit les hommes vertueux, qui conserve et promeut la vertu. Elle est celle dont tous ont besoin dans toutes les affaires à accomplir, qui ne s'impose pas importunément dans les prospérités ni n'abandonne dans les adversités. Elle est celle qui procure les plus grandes délices, au point que tout ce qui est agréable devient ennuyeux sans amis. Cependant, l'amour rend toute chose rude, facile et presque nulle ; et il n'y a pas de cruauté de tyran assez grande pour que l'amitié ne lui soit pas agréable. En effet, Dionysius, autrefois tyran de Syracuse, voulant tuer l'un de ses deux amis, appelés Damon et Pythias, celui qui devait être tué obtint une trêve pour organiser ses affaires avant de partir ; quant à l'autre ami, il se donna au tyran en garantie de sa fidélité pour son retour. Mais lorsque le jour promis arriva et que son ami ne revint pas, chacun accusait le garant de folie. Cependant, celui-ci prétendait ne rien craindre de la fidélité de

son ami. À l'heure même où il aurait dû être tué, il revint. Admirant le courage des deux hommes, le tyran pardonna la peine en raison de la fidélité de leur amitié, en plus de les prier de le recevoir au rang d'ami. Cependant, les tyrans ne peuvent pas obtenir ce bien de l'amitié. Car tandis qu'ils ne cherchent pas le bien commun, mais le leur propre, leur communion avec les sujets est faible ou nulle. Or, toute amitié est fondée sur une certaine communion. En effet, nous voyons que l'amitié se noue entre ceux qui se rencontrent, soit par leur origine naturelle, soit par leur ressemblance de caractère, soit par la communion de toute société. Par conséquent, l'amitié entre les tyrans et les sujets est faible, voire nulle; et tandis que les sujets sont opprimés par l'injustice tyrannique et ne se sentent pas aimés mais méprisés, ils ne les aiment en aucune manière. Les tyrans n'ont donc pas de raison de se plaindre des sujets s'ils ne sont pas aimés d'eux, car ils ne se montrent pas eux-mêmes tels qu'ils devraient être aimés par eux. Mais les bons rois, lorsqu'ils s'efforcent au bien commun et que leurs sujets sentent qu'ils en retirent de nombreux avantages, sont aimés par beaucoup, alors que les sujets montrent qu'ils les aiment, car cela serait un plus grand mal que de tomber dans le mépris de la multitude, pour être détesté par ses amis et devoir récompenser le mal pour le bien. Et de cet amour, il en résulte que le royaume des bons rois est stable, car les sujets ne refusent pas de s'exposer à tous les dangers pour eux : dont l'exemple apparaît en Jules César, dont Suetonius rapporte qu'il aimait tellement ses soldats qu'après avoir entendu parler du meurtre de certains d'entre eux, il n'a pas coupé ses cheveux et sa barbe avant de les venger ; et par ces choses, il s'est rendu très cher et très cher à ses soldats, au point que beaucoup d'entre eux, même lorsqu'ils étaient capturés, refusaient de se battre contre César, bien qu'on leur offre la vie sous cette condition.

Octavien, également connu sous le nom d'Auguste, qui a gouverné avec une grande modestie, était tellement aimé de ses sujets que beaucoup, mourant, ordonnaient que les victimes qu'ils avaient vouées fussent immolées, car ils le laissaient en vie. Il n'est donc pas facile de troubler le règne d'un prince tant aimé par le peuple ; c'est pourquoi Salomon dit : « **Un roi qui juge avec justice affermit son trône pour toujours** ». Cependant, le règne des tyrans ne peut être durable, car il est odieux à la multitude. En effet, ce qui est contraire aux souhaits de beaucoup ne peut être conservé longtemps. À peine une vie peut-elle se dérouler sans connaître quelque adversité. Or, en temps d'adversité, il ne manque pas d'occasion de se révolter contre le tyran ; et là où l'occasion se présente, il ne manquera pas de nombreux ou même un seul individu pour en profiter. Le peuple soutient celui qui se révolte contre le tyran, et cette entreprise ne manque pas de succès lorsqu'elle est entreprise avec le soutien de la multitude. Il est donc difficile que le règne des tyrans soit prolongé. Cela apparaît clairement, aussi bien par les exemples que par la raison. En effet, si quelqu'un examine les événements des anciens et des modernes, il trouvera à peine qu'un règne de tyran ait été durable. C'est pourquoi Aristote, dans sa Politique, après avoir énuméré de nombreux tyrans, montre que le règne de tous a été de courte durée, bien que certains aient régné plus longtemps parce qu'ils ne dépassaient pas beaucoup la tyrannie et imitaient largement la modestie royale. De plus, cela devient encore plus évident lorsqu'on considère le jugement divin. Car comme il est dit dans Job : « **Dieu fait régner l'homme hypocrite à cause des péchés** ».

du peuple³ ». Or, personne ne peut être plus hypocrite que celui qui assume la charge de roi et se montre tyran. Car l'hypocrite est celui qui représente le personnage d'un autre, comme cela se fait souvent dans les spectacles. Ainsi, Dieu permet aux tyrans d'être établis pour punir les péchés des sujets. Or, un tel châtement est appelé colère de Dieu dans les Écritures. C'est pourquoi, par Osée, le Seigneur dit : « **Je vous donnerai un roi dans ma colère** ». Mais malheureux est le roi qui est accordé au peuple dans la colère de Dieu. Car son règne ne peut pas être stable, car Dieu ne se souviendra pas d'être miséricordieux, ni ne retiendra sa miséricorde dans sa colère ; bien au contraire, il est dit par Joël qu'il est patient, riche en miséricorde et préparé pour la bonté plutôt que pour le mal. Dieu ne permet donc pas aux tyrans de régner longtemps, mais après la tempête qu'ils ont provoquée dans le peuple, par leur chute, il ramène la tranquillité⁴. Comme le sage le dit : « **Dieu a renversé les sièges des puissants et a fait asseoir les humbles à leur place** ». Il est également évident par l'expérience que les rois acquièrent plus de richesse par la justice que les tyrans par le pillage. En effet, comme le règne des tyrans est odieux à la multitude soumise, les tyrans ont besoin de nombreux satellites pour se protéger contre les sujets, ce qui les oblige à dépenser plus qu'ils ne peuvent voler aux sujets. Mais le règne des rois, qui plaît aux sujets, a tous les sujets comme gardes, pour lesquels il n'est pas nécessaire de dépenser ; mais parfois, dans le besoin, ils donnent plus aux rois volontairement que les tyrans ne peuvent piller ; et ainsi s'accomplit ce que dit Salomon : « **Certains, c'est-à-dire les rois, partagent ce qui leur appartient en faisant du bien à leurs sujets, et deviennent plus riches. D'autres, c'est-à-dire les tyrans, volent ce qui ne leur appartient pas et sont toujours dans la pauvreté** ». De même, il arrive selon le juste jugement de Dieu que ceux qui accumulent des richesses injustement les dispersent inutilement, ou même qu'elles leur soient légalement enlevées. Car comme le dit Salomon : « **L'avare ne sera pas rassasié de richesse, et celui qui aime les richesses n'en retirera aucun profit** » ; bien au contraire, comme le dit le Proverbe, « **Celui qui poursuit l'avarice trouble sa maison** ». Mais pour les rois qui cherchent la justice, les richesses sont ajoutées par Dieu, comme Salomon, qui, lorsqu'il cherchait la sagesse pour rendre la justice, reçut la promesse d'une abondance de richesses. Quant à la réputation, il semble superflu d'en parler. Car qui douterait que les bons rois ne vivent pas seulement dans la vie, mais qu'ils sont d'une certaine manière loués par les hommes même après leur mort, et qu'ils sont désirés ; mais le nom des méchants disparaît immédiatement, ou s'ils ont excellé dans la méchanceté, ils sont rappelés avec détestation ? C'est pourquoi Salomon dit : « **La mémoire du juste est louée, mais le nom des impies pourrit, car il disparaît ou reste avec une odeur nauséabonde** ».

3 L'homme hypocrite règne en France depuis 2017, comme si Dieu voulait nous l'imposer

4 Ce passage évoque étonnamment le règne d'Emmanuel M. en France depuis 2017

Chapitre 12

Comment les biens mondiaux, tels que la richesse, le pouvoir, l'honneur et la réputation, profitent davantage aux rois qu'aux tyrans, et des maux que rencontrent les tyrans même dans cette vie.

Il est donc évident de tout cela que la stabilité du pouvoir, de la richesse, de l'honneur et de la réputation profite davantage aux rois qu'aux tyrans, pourtant le prince se détourne injustement de les acquérir en succombant à la tyrannie. En effet, personne ne dévie de la justice sinon par la cupidité de quelque avantage. De plus, le tyran est privé de la plus grande béatitude, qui est due aux rois comme récompense, et, ce qui est plus grave, il s'attire le plus grand tourment dans les châtements. Car celui qui dépouille, réduit en esclavage ou tue un seul homme mérite le plus grand châtement, tant du point de vue du jugement des hommes que du jugement de Dieu, à savoir la damnation éternelle ; combien alors le tyran doit-il mériter des châtements pires, lui qui enlève de toutes parts, travaille contre la liberté de tous, et tue quiconque selon le bon plaisir de sa volonté ? De tels individus se repentent rarement, gonflés par le vent de l'orgueil, justement abandonnés par Dieu en raison de leurs péchés et aveuglés par les flatteries des hommes, et ils peuvent rarement réparer dignement leurs fautes. Car quand rendront-ils tout ce qu'ils ont enlevé au-delà de ce qui est dû à la justice ? Personne ne doute qu'ils doivent le faire. Quand répareront-ils ceux qu'ils ont opprimés et injustement lésés de quelque manière que ce soit ? De plus, leur impenitence est aggravée par le fait qu'ils estiment tout permis ce qu'ils ont pu faire impunément sans résistance : ainsi, non seulement ils ne s'efforcent pas de corriger ce qu'ils ont fait de mal, mais en utilisant leur coutume comme autorité, ils transmettent l'audace du péché à leurs descendants, de sorte que non seulement ils seront tenus responsables devant Dieu pour leurs propres méfaits, mais aussi pour ceux qu'ils ont laissés pécher devant Dieu. Leur péché est également aggravé par la dignité de la charge qu'ils ont assumée. Car de même que le roi terrestre punit plus sévèrement ses ministres s'il les trouve contraires à lui, Dieu punira davantage ceux qu'il fait exécuteurs et ministres de son gouvernement s'ils agissent méchamment, convertissant le jugement de Dieu en amertume. C'est pourquoi, dans le Livre de la Sagesse, il est dit aux rois injustes : « **Car lorsque vous étiez ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé avec droiture, vous n'avez pas gardé la loi de notre justice, vous n'avez pas marché selon la volonté de Dieu, et il apparaîtra terriblement et rapidement pour vous que le jugement sera sévère pour ceux qui président. Car la miséricorde leur est accordée en petit nombre, mais les puissants souffriront des tourments puissants** ». Et Nabuchodonosor, par Isaïe, est dit : « **Tu seras traîné en enfer dans les profondeurs de l'abîme. Ceux qui te verront se pencheront vers toi et te regarderont, comme s'ils étaient immergés plus profondément dans les tourments** ». Si donc les rois abondent en biens temporels et en bénéficient, et si un degré élevé de béatitude est préparé par Dieu, les tyrans, en revanche, sont souvent frustrés des biens temporels qu'ils désirent, exposés à de nombreux dangers, et, ce qui est plus grave, privés des biens éternels, réservés aux peines les plus graves. Il est donc fortement recommandé à ceux qui assument la charge de gouverner de se montrer rois envers leurs sujets, et non tyrans. Sur ce qu'est un roi,

sur ce qui est avantageux pour la multitude d'avoir un roi, et sur ce qui est avantageux pour celui qui préside de se montrer roi envers la multitude soumise, et non tyran, nous avons dit tant de choses.

Chapitre 13

Il procède à l'exposition du devoir royal, où il montre que le roi est dans le royaume comme l'âme dans le corps et comme Dieu dans le monde.

La conséquence des précédentes considérations est d'examiner quel est le devoir du roi et quel genre de roi il devrait être. Puisque les choses qui sont selon l'art imitent celles qui sont selon la nature, à partir desquelles nous apprenons à agir selon la raison, il semble préférable que le devoir royal soit tiré de la forme naturelle du gouvernement. Or, dans la nature des choses, on trouve un gouvernement à la fois universel et particulier. Le gouvernement universel, dans la mesure où toutes choses sont contenues sous le gouvernement de Dieu, qui gouverne tout par sa providence. Le gouvernement particulier, quant à lui, est le plus semblable au gouvernement divin, que l'on trouve chez l'homme, qui est appelé le petit monde, car on y trouve la forme du gouvernement universel. Car tout comme toutes les créatures corporelles et toutes les vertus spirituelles sont contenues sous le gouvernement divin, de même les membres du corps et les autres facultés de l'âme sont gouvernés par la raison, et ainsi la raison se comporte d'une certaine manière chez l'homme comme Dieu dans le monde. Mais parce que, comme nous l'avons montré précédemment, l'homme est un animal naturellement social vivant en multitude, la similitude du gouvernement divin se trouve chez l'homme non seulement en ce sens qu'un homme est gouverné par la raison, mais aussi en ce sens que la multitude est gouvernée par la raison d'un seul homme : ce qui concerne principalement le devoir du roi. De même, chez certains animaux qui vivent socialement, on trouve une certaine similitude de ce gouvernement, comme chez les abeilles, où il est même dit qu'il y a des rois, non pas parce qu'il y a un gouvernement rationnel en elles, mais par instinct naturel donné par le souverain régisseur, qui est l'auteur de la nature. Le roi doit donc reconnaître qu'il a assumé ce devoir, afin d'être dans le royaume comme l'âme dans le corps et comme Dieu dans le monde. S'il médite attentivement cela, il sera animé d'une part par un zèle pour la justice, en considérant qu'il est placé là pour exercer le jugement dans le royaume en lieu et place de Dieu ; et d'autre part, il acquerra la douceur et la clémence, en considérant chacun de ceux qui sont soumis à son gouvernement comme ses propres membres.

Chapitre 14

Il prend à partir de cette similitude un modèle de gouvernement, de sorte que comme Dieu distingue chaque chose dans le monde par un ordre et une opération propre et une place, de même le roi ses sujets dans le royaume ; et de la même manière pour l'âme.

Il est donc nécessaire de considérer ce que Dieu fait dans le monde : ainsi il sera clair ce que le roi doit faire. Deux œuvres de Dieu dans le monde doivent être envisagées

universellement. L'une par laquelle il a institué le monde, l'autre par laquelle il gouverne le monde institué. Ces deux œuvres, l'âme les accomplit également dans le corps. En premier lieu, c'est par la vertu de l'âme que le corps est informé, puis ensuite, c'est à travers l'âme que le corps est gouverné et mis en mouvement. Mais la seconde de ces œuvres appartient plus proprement au devoir du roi. Ainsi, la gouvernance appartient à tous les rois, et le nom de roi est tiré de la gouvernance. Cependant, la première œuvre ne convient pas à tous les rois. Car tous ne fondent pas le royaume ou la cité dans lesquels ils règnent, mais ils s'engagent dans le soin du gouvernement d'un royaume ou d'une cité déjà établi(e). Il convient cependant de noter que si celui qui a fondé la cité ou le royaume n'avait pas précédé, il n'y aurait pas de place pour le gouvernement du royaume. Car sous le devoir du roi est comprise également la fondation de la cité et du royaume. En effet, certains ont fondé des cités dans lesquelles ils régnaient, comme Ninus pour Ninive, et Romulus pour Rome. De même, le devoir de gouvernance consiste à préserver ce qui est gouverné et à en faire usage pour ce à quoi ils sont destinés. Ainsi, le devoir de gouvernance ne peut être pleinement compris si la raison de la fondation est ignorée. Or, la raison de la fondation du royaume doit être tirée de l'exemple de la fondation du monde : dans lequel, d'abord, la production des choses elles-mêmes est considérée, puis la distinction ordonnée des parties du monde. Ensuite, il semble que différentes espèces de choses soient distribuées à chaque partie du monde, comme les étoiles pour le ciel, les oiseaux pour l'air, les poissons pour l'eau, et les animaux pour la terre ; puis à chacun d'eux, ce dont ils ont besoin semble être abondamment prévu divinement. Et cette raison de la fondation a été subtilement et soigneusement exprimée par Moïse. En effet, il propose d'abord la production des choses, en disant : « **Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre** » ; puis, selon un ordre approprié, il déclare que toutes choses sont divinement distinctes, à savoir le jour de la nuit, les choses supérieures des choses inférieures, la mer de la terre ferme. Ensuite, il attribue au ciel des luminaires, aux oiseaux l'air, aux poissons la mer, aux animaux terrestres la terre ornée ; enfin, il attribue aux hommes la domination sur la terre et les animaux. Mais l'instigateur de la cité ou du royaume ne peut pas créer de nouvelles personnes ou de nouveaux lieux pour y habiter et autres commodités de la vie, mais il doit nécessairement utiliser ce qui préexiste dans la nature : de même que les autres arts tirent leur matière de la nature, comme le forgeron le fer, le constructeur le bois et les pierres pour leur art. Il est donc nécessaire pour le fondateur de la cité ou du royaume, en premier lieu, de choisir un lieu approprié, qui préserve la santé des habitants, qui suffise en richesses pour la subsistance, qui plaise par son charme, et qui protège des ennemis par ses fortifications. Et s'il y a une quelconque insuffisance concernant cette opportunité mentionnée, ce lieu sera d'autant plus convenable s'il a plus ou si davantage de nécessités parmi celles mentionnées. Ensuite, il est nécessaire que le fondateur de la cité ou du royaume distingue le lieu choisi selon les exigences de ce que la perfection de la cité ou du royaume requiert.

Dans le cas où un royaume devrait être établi, il est nécessaire de déterminer quels endroits conviennent à la construction des villes, des villages, des forts, où les écoles doivent être établies, où les exercices militaires doivent avoir lieu, où se tiennent les réunions des marchands, et ainsi de suite pour les autres aspects nécessaires à la

perfection du royaume. Si l'on confie la tâche à l'institution d'une cité, il est nécessaire de déterminer quels endroits conviennent pour les lieux sacrés, pour les tribunaux, pour les ateliers des artisans individuels. De plus, il est nécessaire de rassembler les hommes dans des endroits appropriés en fonction de leurs fonctions respectives. Enfin, il faut veiller à ce que les besoins de chacun soient satisfaits selon leur propre constitution et leur situation : sinon, ni le royaume ni la cité ne pourraient subsister. Ce sont donc, pour résumer, les aspects qui concernent l'office du roi dans l'institution d'une cité ou d'un royaume, pris par analogie avec l'institution du monde.

Chapitre 15

Quel mode de gouvernance convient au roi, car selon le mode de gouvernance divine : qui a pris son origine dans la gouvernance du navire, où est également posée la comparaison entre la gouvernance sacerdotale et la royauté.

Comme l'institution d'une cité ou d'un royaume est judicieusement tirée de la forme de l'institution du monde, de même, la raison de la gouvernance doit être tirée de la gouvernance. Il convient cependant de considérer que gouverner signifie conduire ce qui est gouverné vers le but approprié. Ainsi, un navire est dit être gouverné lorsque, par l'industrie du marin, il est conduit sans dommage vers son port. Par conséquent, si quelque chose est ordonné vers un but extérieur à lui-même, comme un navire vers son port, il appartient au devoir du gouverneur non seulement de préserver la chose en elle-même intacte, mais aussi de la conduire plus loin vers le but. Mais si quelque chose avait pour but de n'être pas en dehors de lui-même, l'intention du gouverneur ne viserait qu'à préserver cette chose dans sa perfection intacte. Et bien que rien de tel ne soit trouvé dans les choses après Dieu lui-même, qui est la fin de toutes choses, cependant, pour ce qui est ordonné à l'extérieur, la sollicitude est multipliée à cet égard par divers moyens. Car il pourrait y en avoir un autre qui se préoccupe de préserver la chose dans son existence ; un autre, cependant, pour qu'elle atteigne une perfection plus élevée : comme cela est clairement visible dans le cas du navire même, d'où est clairement tirée la raison de la gouvernance. En effet, le charpentier se préoccupe de réparer si quelque chose s'est effondré sur le navire, mais le marin se soucie de conduire le navire au port. Il en va de même pour l'homme. En effet, le médecin se préoccupe de préserver la vie de l'homme en bonne santé ; l'économiste, de pourvoir aux nécessités de la vie ; le professeur, de connaître la vérité ; l'éducateur des mœurs, de vivre selon la raison. Mais si l'homme n'était ordonné à aucun autre bien extérieur, ces soins susmentionnés suffiraient à l'homme. Mais il y a un certain bien extérieur à l'homme tant qu'il vit mortellement, à savoir le bonheur ultime, qui est attendu dans la jouissance de Dieu après la mort. Car, comme dit l'apôtre : tant que nous sommes dans le corps, nous sommes en exil loin du Seigneur. Par conséquent, l'homme chrétien, pour qui ce bonheur a été acquis par le sang du Christ et qui a reçu le gage de l'Esprit Saint pour l'obtenir, a besoin d'un autre soin spirituel pour être dirigé vers le port du salut éternel ; et ce souci est fourni par les ministres de l'Église du Christ aux fidèles. Il convient également de porter le même jugement sur le but de toute la multitude et de celui de l'individu. Si donc le but de

L'homme était tout bien qui existe en lui-même, et si le but ultime de la gouvernance de la multitude était également que la multitude acquière un tel bien et demeure en lui ; et si cet ultime but, que ce soit pour un individu ou pour une multitude, était corporel, alors la vie et la santé du corps, ce serait le devoir du médecin. Mais si le but ultime était l'abondance de richesses, alors l'économiste serait un certain roi de la multitude. Mais si le bien était la connaissance de la vérité, vers laquelle la multitude pourrait tendre, le roi aurait le devoir du professeur. Mais il semble que le but de la multitude assemblée est de vivre selon la vertu. Car les hommes se rassemblent pour cela afin de vivre ensemble de manière vertueuse, ce qui ne pourrait pas être réalisé par chacun vivant individuellement ; et une vie bonne est une vie vertueuse ; par conséquent, la fin de la vie humaine assemblée est une vie vertueuse. Et le signe de ceci est que seuls ceux qui se partagent mutuellement le bien vivre font partie de la multitude assemblée. Car si les hommes se rassemblaient uniquement pour vivre, les animaux et les esclaves feraient partie de la multitude civile. Mais si c'était pour acquérir des richesses, tous ceux qui font du commerce ensemble appartiendraient à une seule cité, comme nous les voyons être comptés seuls sous une même multitude ceux qui sont gouvernés par les mêmes lois et le même régime pour bien vivre. Mais parce que l'homme, en vivant selon la vertu, est ordonné vers un but plus élevé, qui consiste en la jouissance divine, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, il doit y avoir le même but pour la multitude humaine que pour l'homme individuel. Par conséquent, le but ultime de la multitude assemblée n'est pas de vivre selon la vertu, mais d'atteindre, par une vie vertueuse, la jouissance divine. Mais si on pouvait atteindre ce but par la vertu de la nature humaine, il serait nécessaire que cela relève du devoir du roi de diriger les hommes vers ce but. Car c'est ce roi que nous supposons être celui à qui le sommet de la gouvernance dans les affaires humaines est confié.

Cependant, le gouvernement est d'autant plus élevé qu'il est ordonné vers un but plus élevé. Car on trouve toujours que celui à qui appartient le but ultime commande à ceux qui sont ordonnés au but ultime ; ainsi, le gouverneur, à qui appartient de disposer de la navigation, commande à celui qui a construit le navire comment rendre le navire apte à la navigation ; de même, celui qui utilise des armes commande au forgeron quelles armes fabriquer. Mais comme l'homme n'atteint pas la fin de la jouissance divine par la vertu humaine, mais par la vertu divine, selon les paroles de l'apôtre : la grâce de Dieu, la vie éternelle, conduire à cette fin ne sera pas de la compétence de l'homme, mais du gouvernement divin. Donc, ce genre de gouvernement appartient à ce roi, qui n'est pas seulement un homme mais aussi Dieu, c'est-à-dire à notre Seigneur Jésus Christ, qui, en faisant des hommes les fils de Dieu, les a introduits dans la gloire céleste. C'est donc ce gouvernement qui lui est confié et qui ne sera pas corrompu, c'est pourquoi non seulement le prêtre, mais aussi le roi est mentionné dans les Saintes Écritures, comme le dit Jérémie : le roi règnera, et il sera sage ; d'où dérive de lui le sacerdoce royal. Et ce qui est plus, tous les fidèles du Christ, en tant que membres de lui, sont appelés rois et prêtres. Le ministère de ce royaume, afin que les choses spirituelles soient distinctes des choses terrestres, n'est pas confié aux rois terrestres mais aux prêtres, et surtout au souverain pontife, successeur de Pierre, le vicaire du Christ, le pontife romain, à qui tous les rois des peuples chrétiens doivent être soumis, comme ils le sont au Seigneur Jésus

Christ lui-même. Car ceux à qui incombe le soin du but ultime doivent être soumis à ceux à qui incombe le soin des buts antérieurs, et être dirigés par son autorité. Donc, comme le sacerdoce des païens et toute la pratique religieuse étaient pour l'acquisition de biens temporels, qui sont tous ordonnés au bien commun de la multitude, dont la gouvernance incombe au roi, il convenait que les prêtres des païens soient soumis aux rois. Mais aussi parce que dans l'ancienne loi les biens terrestres étaient promis non par les démons mais par le vrai Dieu au peuple religieux, c'est pourquoi dans l'ancienne loi les prêtres sont mentionnés comme soumis aux rois. Mais dans la nouvelle loi, le sacerdoce est plus élevé, par lequel les hommes sont conduits aux biens célestes ; donc dans la loi du Christ, les rois doivent être soumis aux prêtres. C'est pourquoi il est merveilleusement arrivé par la providence divine que dans la ville de Rome, que Dieu avait prévu comme étant la principale résidence du peuple chrétien, cette coutume ait peu à peu pris racine que les dirigeants des cités soient soumis aux prêtres. Car comme le rapporte Valère Maxime, notre cité a toujours considéré que tout devait être placé après la religion, même dans ce qu'elle voulait que l'éclat de la suprême majesté soit remarqué. C'est pourquoi ils n'ont pas hésité à servir les ordres sacrés, estimant qu'ils auraient la gouvernance des affaires humaines si elles avaient servi bien et constamment la puissance divine. Mais comme il était aussi prévu que la religion du sacerdoce chrétien prospérerait beaucoup en Gaule, il a été divinement permis que même parmi les Gaulois, les prêtres païens, qu'ils appelaient druides, définissent les lois de toute la Gaule, comme le rapporte Jules César dans le livre qu'il a écrit sur la guerre des Gaules.

Chapitre 16

Que de même que pour atteindre le but ultime il est nécessaire que le roi prépare ses sujets à vivre selon la vertu, de même pour les moyens. Et sont ici posés ce qui constitue ce qui ordonne à bien vivre et ce qui entrave, et que le roi doit apporter un remède à ces obstacles.

Comme cependant la vie que nous espérons heureuse dans le ciel est ordonnée comme fin à la vie ici-bas où les hommes vivent bien ; de même les biens de la multitude sont ordonnés comme fin à tous les biens particuliers acquis par l'homme, que ce soit richesse, gain, santé, éloquence ou érudition. Si donc, comme il a été dit, celui qui a la charge du but ultime doit présider à ceux qui ont la charge des choses ordonnées au but et les diriger par son autorité, il ressort clairement des dits que le roi, tout comme il doit être soumis au gouvernement administré par le sacerdoce, doit aussi présider à tous les devoirs humains et les régler par son gouvernement. Mais quiconque est chargé de réaliser quelque chose qui est ordonné à autre chose comme à une fin doit s'assurer que son œuvre soit adaptée à la fin. De même que le forgeron fabrique l'épée de façon à ce qu'elle soit adaptée au combat, et le constructeur doit ainsi disposer la maison pour qu'elle soit apte à être habitée. Donc, puisque le but de la vie par laquelle nous vivons bien ici est le bonheur céleste, il incombe au roi de procurer la bonne vie de la multitude selon ce qui convient pour atteindre le bonheur céleste, à savoir de prescrire ce qui conduit au bonheur céleste et d'interdire ses contraires, dans la mesure du possible. Or, quel est le chemin vers le vrai bonheur, et quels en sont les obstacles, est connu par la loi

divine, dont la doctrine relève du sacerdoce, selon Malachie : les lèvres du prêtre doivent garder la connaissance, et on demandera la loi de sa bouche. C'est pourquoi dans Deutéronome, le Seigneur ordonne : après que le roi se sera assis sur le trône de son royaume, il écrira pour lui dans un livre cette loi de ce Deutéronome, prenant exemple du prêtre de la tribu lévitique, et il l'aura avec lui, et il la lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre son Dieu et à garder les paroles et les cérémonies qu'il a commandées dans la loi. Instruit donc par la loi divine, il doit s'appliquer à ce principal objectif, à savoir comment la multitude soumise à lui vit bien : cet objectif se divise en trois parties, à savoir qu'il instaure d'abord une bonne vie dans la multitude soumise à lui ; deuxièmement, qu'il la conserve une fois instaurée ; troisièmement, qu'il la fasse progresser vers de meilleures choses une fois conservée. Pour une bonne vie d'un homme, deux choses sont nécessaires : une principale, qui est l'activité selon la vertu (car c'est par la vertu qu'on vit bien) ; mais aussi une secondaire et quasi-instrumentale, à savoir la suffisance des biens corporels, dont l'usage est nécessaire à l'acte de vertu. Cependant, l'unité de l'homme est causée par nature ; mais l'unité de la multitude, qui est la paix, doit être procurée par l'industrie du dirigeant. Donc, pour instituer une bonne vie dans la multitude, trois choses sont requises. Premièrement, que la multitude soit constituée dans l'unité de la paix.

Deuxièmement, que la multitude unie par le lien de la paix soit dirigée vers une bonne action. Car de même que l'homme ne peut rien faire de bien sans présumer l'unité de ses parties, de même la multitude des hommes, privée de l'unité de la paix, alors qu'elle se combat elle-même, est empêchée d'agir bien. Troisièmement, il est nécessaire que, par l'industrie du dirigeant, il y ait une quantité suffisante des choses nécessaires à une bonne vie. Donc, une fois que la bonne vie est instituée dans la multitude par l'office du roi, il s'ensuit qu'il doit s'employer à sa conservation. Cependant, il y a trois choses qui ne permettent pas au bien public de durer, dont l'une provient de la nature. Car le bien de la multitude ne doit pas être institué pour un seul temps, mais pour être quelque peu perpétuel. Mais les hommes, étant mortels, ne peuvent pas durer pour toujours. Et même vivant, ils ne sont pas toujours dans le même état de vigueur, car la vie humaine est soumise à de nombreuses variations, et donc les hommes ne sont pas également adaptés à l'exécution des mêmes fonctions tout au long de leur vie.

Un autre obstacle à la conservation du bien public provenant de l'intérieur réside dans la perversité des volontés, soit qu'elles soient indolentes à accomplir ce que la république requiert, soit qu'elles soient nocives à la paix de la multitude en perturbant la justice d'autrui. Le troisième obstacle à la préservation de l'État provient de l'extérieur, lorsque la paix est rompue par l'invasion des ennemis et que parfois le royaume ou la cité est complètement dissous. Ainsi, trois préoccupations principales incombent au roi concernant les trois points susmentionnés. Premièrement, il s'agit de la succession des hommes et du remplacement de ceux qui sont en charge de diverses fonctions, de sorte que tout comme le gouvernement divin dans les choses corruptibles, où il est prévu que d'autres succèdent aux uns par génération pour maintenir l'intégrité de l'univers, de même le bien de la multitude soumise est préservé par l'attention du roi à veiller à ce que d'autres prennent la place des défailants.

Deuxièmement, il doit faire respecter ses lois et ses préceptes, punir l'iniquité et encourager les œuvres vertueuses par des récompenses, suivant l'exemple de Dieu qui a donné la loi aux hommes, récompensant ceux qui l'observent et punissant ceux qui la transgressent. Troisièmement, le roi doit veiller à ce que la multitude soumise soit protégée contre les ennemis. Car il serait inutile d'éviter les dangers intérieurs si elle ne pouvait pas être défendue contre les menaces extérieures. Ainsi, pour parfaire l'institution d'une bonne multitude, il reste au roi un troisième devoir, celui de la promotion, consistant à corriger tout désordre, à combler les lacunes et à chercher à améliorer ce qui peut l'être dans chaque domaine susmentionné. C'est pourquoi l'apôtre encourage les fidèles à toujours rechercher les dons les plus élevés. Ce sont donc là les devoirs du roi, sur lesquels il convient de se pencher attentivement, chacun étant traité avec soin.

Livre II

Chapitre 1

L'influence des facteurs climatiques sur la vie de la cité

Premièrement, il est essentiel d'exposer le devoir du roi dans l'institution d'une cité ou d'un royaume. Car, comme le dit Vegetius, les nations les plus puissantes et les dirigeants éminents n'ont pu acquérir une gloire plus grande que celle de fonder de nouvelles cités ou de transférer sous leur nom celles déjà existantes, avec une certaine amplification : ce qui concorde avec les écrits des Saintes Écritures. Car le sage de l'Écclésiastique dit que l'édification d'une cité confirmera son nom. Car aujourd'hui, le nom de Romulus serait inconnu, s'il n'avait fondé Rome. Dans l'institution d'une cité ou d'un royaume, si les ressources le permettent, il convient tout d'abord de choisir une région par le roi, qui doit être tempérée. En effet, de la température de la région, les habitants en tirent de nombreux avantages. Tout d'abord, les habitants bénéficient de la santé du corps et d'une longue vie grâce à la température de la région. En effet, la santé repose en grande partie sur l'équilibre des humeurs, qui est préservé dans un climat tempéré : chaque être se conserve mieux dans un environnement qui lui est semblable. Cependant, si la chaleur ou le froid est excessif, la qualité de l'air altère la qualité du corps : ainsi, par une sorte d'instinct naturel, certains animaux migrent vers des endroits chauds pendant les périodes froides, et vice versa, afin de trouver des conditions climatiques plus favorables. De plus, étant donné que l'animal vit grâce à la chaleur et à l'humidité, un excès de chaleur assèche rapidement l'humidité naturelle et met fin à la vie ; de même qu'une lampe s'éteint si le combustible est rapidement consumé par la flamme. C'est pourquoi dans certaines régions très chaudes d'Éthiopie, on dit que les hommes ne vivent pas plus de treize ans. Dans les régions excessivement froides, au contraire, l'humidité naturelle se solidifie facilement et la chaleur vitale s'éteint. Ensuite, pour les opportunités de guerre, qui assurent la sécurité de la société humaine, le climat de la région est d'une grande importance. En effet, comme le rapporte Vegetius, toutes les nations qui sont exposées à un soleil brûlant sont réputées pour avoir plus de sagesse mais moins de sang, et par conséquent elles manquent de constance et de confiance dans la bataille, car ceux qui ont

peu de sang redoutent les blessures. Au contraire, les peuples du Nord, éloignés des ardeurs du soleil, sont moins prudents mais abondent en sang, et sont donc les plus prompts à la guerre. Quant à ceux qui habitent des régions plus tempérées et qui ont une abondance de sang pour mépriser les blessures et la mort, ils ne manquent pas de prudence pour maintenir l'ordre dans les camps et leur habileté dans les combats est grandement renforcée par leur prudence. Enfin, une région tempérée favorise une vie politique équilibrée. Comme le dit Aristote dans sa politique, les peuples qui habitent dans des régions froides sont certes pleins de courage, mais manquent d'intelligence et d'habileté pratique, ce qui les rend plus indépendants. Ils ne vivent pas de manière civilisée et ne peuvent pas dominer leurs voisins en raison de leur imprudence. Tandis que ceux qui habitent dans des régions chaudes sont intelligents et habiles dans les arts, mais manquent de courage, ce qui les rend soumis et ils restent soumis. Ceux qui vivent dans des régions intermédiaires, quant à eux, partagent les deux qualités : ils sont libres, peuvent vivre de manière très civilisée et savent comment gouverner les autres. Il convient donc de choisir une région tempérée pour l'institution d'une cité ou d'un royaume.

Chapitre 2

Les conditions hygiéniques requises par la vie de la cité

Après avoir choisi la région, il convient de sélectionner un emplacement approprié pour la construction de la cité, où la salubrité de l'air semble être la première considération. En effet, la vie civile est précédée par la vie naturelle, qui est préservée indemne grâce à la salubrité de l'air. Le lieu le plus salubre, comme le rapporte Vitruve, sera élevé, non brumeux, non sujet au givre, avec une vue sur les régions célestes, ni trop chaud, ni trop froid, et enfin éloigné des marécages. En effet, l'élévation du lieu contribue généralement à la salubrité de l'air, car un lieu élevé est exposé aux vents qui purifient l'air ; de plus, les vapeurs résolues par la chaleur du soleil provenant de la terre et de l'eau sont plus abondantes dans les vallées et les bas-fonds que dans les hauteurs. Ainsi, dans les lieux élevés, on trouve un air plus subtil, qui est très bénéfique pour une respiration libre et saine. Cette subtilité de l'air, qui est essentielle pour une respiration libre et saine, est entravée par les brumes et le givre, qui sont souvent abondants dans les endroits très humides ; ainsi, de tels endroits sont contraires à la santé. Et comme les endroits marécageux sont excessivement humides, il est nécessaire que l'emplacement choisi pour la construction de la ville soit éloigné des marais. En effet, lorsque les brises matinales parviennent au lieu au lever du soleil, les brouillards produits par les marécages se mêlent à elles, dispersant les vapeurs des bêtes vénéneuses des marais, rendant ainsi le lieu pestilentiel. Cependant, si des murailles sont construites dans les marécages, près de la mer, et orientées vers le nord ou dans cette direction, et que ces marécages sont plus élevés que le littoral marin, elles sembleront être construites de manière raisonnable. En effet, avec des fossés bien construits, l'eau pourra s'écouler vers la mer, et la mer, poussée par les tempêtes, ne permettra pas aux animaux des marais de s'y reproduire. De plus, si des animaux provenant de régions plus élevées arrivent, ils seront tués par le sel. De plus, l'emplacement destiné à la ville doit être disposé de manière à modérer la

chaleur et le froid en fonction de son exposition aux différentes régions climatiques. En effet, si les murailles sont principalement près de la mer et orientées vers le sud, elles ne seront pas salubres. Car de tels endroits seront froids le matin, car ils ne sont pas exposés au soleil, mais ils seront brûlants à midi à cause de leur exposition directe au soleil. Ceux qui sont orientés vers l'ouest se réchaufferont ou refroidiront au lever du soleil, se réchaufferont à midi et deviendront brûlants le soir en raison de la continuité de la chaleur et de l'exposition directe au soleil. Si, en revanche, ils sont orientés vers l'est, ils seront tempérés le matin en raison de l'opposition directe du soleil ; la chaleur ne sera pas excessive à midi car le soleil n'est pas directement orienté vers l'emplacement, mais ils deviendront froids le soir lorsque les rayons du soleil seront totalement opposés. La même température, ou une température similaire, sera observée si l'emplacement de la ville est orienté vers le nord, l'inverse étant vrai pour celui qui est orienté vers le sud. Nous pouvons donc expérimenter que plus il fait chaud, moins sain est le changement pour quelqu'un.

Car ceux qui sont transportés des endroits froids vers des endroits chauds ne peuvent pas durer, mais se dissolvent, car la chaleur, en absorbant la vapeur, dissout les vertus naturelles ; c'est pourquoi même dans des endroits salubres, les corps deviennent faibles en été. Étant donné que l'utilisation de nourriture appropriée pour la santé des corps est requise, il convient de contribuer à la salubrité du lieu choisi pour la construction de la ville, afin de discerner la qualité des aliments qui poussent sur terre : ce que les anciens avaient l'habitude de vérifier à partir des animaux nourris là-bas. Car comme il est commun aux hommes et aux autres animaux d'utiliser pour leur nourriture ce qui pousse sur terre, il s'ensuit que si les viscères des animaux abattus sont trouvés en bonne santé, les hommes peuvent également être nourris plus sainement dans le même endroit. Si, en revanche, des parties malades d'animaux abattus apparaissent, on peut raisonnablement conclure que l'habitat humain dans cet endroit n'est pas sain. De même que l'air tempéré, une eau salubre est également nécessaire. Car la santé des corps, qui est principalement prise par les hommes, dépend en grande partie de ces éléments. Et quant à l'air, il est évident que nous l'attirons quotidiennement en respirant jusqu'aux parties vitales : donc sa salubrité contribue principalement à l'intégrité des corps. De même, parce que parmi les choses prises comme nourriture, l'eau est celle que nous utilisons le plus souvent, que ce soit dans les boissons ou dans les aliments, rien n'est plus pertinent pour la santé du lieu que la salubrité de l'eau, à l'exception de la pureté de l'air. Il y a aussi un autre signe à partir duquel on peut considérer la salubrité du lieu : à savoir si les habitants du lieu présentent des visages colorés, des corps robustes et des membres bien formés, s'il y a beaucoup d'enfants vifs et vigoureux, et si de nombreuses personnes âgées sont présentes. Au contraire, si l'on voit des visages déformés, des corps faibles, des membres émaciés ou malades, peu d'enfants malades et encore moins de personnes âgées, on ne peut douter que l'endroit soit mortel.

Chapitre 3

L'organisation de la production et du commerce

Comment il est nécessaire qu'une telle ville, construite par le roi, dispose d'une abondance de provisions, car sans elles la cité ne peut être parfaite ; et il distingue deux manières de cette abondance, mais préfère surtout la première.

Il est nécessaire que le lieu choisi pour la construction de la ville soit non seulement favorable à la santé des habitants, mais aussi suffisamment fertile pour fournir des provisions alimentaires. En effet, il n'est pas possible pour une multitude de personnes de vivre là où il y a une pénurie de nourriture. Comme le rapporte Vitruve, lorsque le très compétent architecte Xenocrate présentait à Alexandre le Grand la possibilité de construire une ville de forme remarquable sur une certaine montagne, Alexandre aurait demandé s'il y avait des terres capables de fournir suffisamment de céréales à la ville. En constatant qu'il n'y en avait pas, il aurait répondu qu'il serait blâmable de construire une ville en un tel endroit. De même, comme un enfant nouveau-né ne peut pas survivre sans le lait de sa nourrice et ne peut pas se développer, une ville ne peut pas soutenir une population nombreuse sans une abondance de nourriture. Il existe cependant deux façons par lesquelles une ville peut obtenir un approvisionnement suffisant en biens. L'une est grâce à la fertilité de la région qui produit abondamment tout ce dont l'humanité a besoin pour vivre. L'autre est par le commerce, par lequel des produits de différentes régions sont apportés sur place. Il est clair que le premier mode est plus favorable. En effet, quelque chose est d'autant plus digne qu'il est trouvé plus abondamment par lui-même, car ce qui dépend d'autrui est considéré comme déficient. Une ville possède une suffisance plus complète si la région environnante est suffisante pour fournir les nécessités de la vie que si elle dépend des autres par le biais du commerce. Une ville est plus digne si elle a une abondance de biens provenant de son propre territoire plutôt que d'abonder grâce aux marchands. Cela semble également plus sûr, car en raison des événements de guerre et des différentes difficultés de transport, il est facile de bloquer l'approvisionnement en provisions, et ainsi la ville serait accablée par une pénurie de nourriture. De plus, cela favorise la vie civique. Une ville qui dépend fortement du commerce pour sa subsistance est obligée de subir une interaction constante avec des étrangers. Or, la présence d'étrangers corrompt beaucoup les mœurs des citoyens, selon la doctrine d'Aristote dans sa politique, car il est inévitable que des personnes élevées dans d'autres lois et coutumes se comportent différemment des coutumes locales, et ainsi, alors que les citoyens sont incités par l'exemple à agir de manière similaire, la conversation civique est perturbée.

De plus, si les citoyens eux-mêmes se livrent au commerce, cela ouvre la porte à de nombreux vices. En effet, étant donné que l'objectif principal des commerçants est généralement le profit, le désir de gain est transmis aux cœurs des citoyens par le biais du commerce, ce qui entraîne que tout dans la cité devient à vendre. Lorsque la confiance est retirée, cela ouvre la voie à la fraude, le bien public étant méprisé, chacun se servira de ses propres intérêts, et l'effort pour la vertu diminuera alors que la récompense de la vertu sera attribuée à tous. Il en résultera donc nécessairement une corruption de la

conversation civique dans une telle cité. De plus, l'activité commerciale est souvent contraire à l'exercice militaire. En effet, les commerçants, occupés à rechercher les profits, sont dispensés des travaux pénibles et, en profitant des plaisirs, leur esprit s'adoucit et leurs corps deviennent faibles et inaptes au service militaire. Par conséquent, selon les lois civiles, le commerce est interdit aux soldats. En fin de compte, une ville est plus pacifique lorsque son peuple se rassemble moins fréquemment et réside moins souvent à l'intérieur de ses murs. En effet, la foule offre des occasions de querelles et de sédition, et une telle concentration d'individus favorise les litiges. C'est pourquoi, selon la doctrine d'Aristote, il est préférable que le peuple s'exerce en dehors des villes plutôt que de résider continuellement à l'intérieur de leurs murs. Cependant, si une ville est dédiée au commerce, il est alors indispensable que les citoyens résident à l'intérieur de la ville et y exercent leurs activités commerciales. Il est donc préférable que la ville soit approvisionnée en nourriture à partir de ses propres terres plutôt que d'être entièrement exposée au commerce. Cependant, il n'est pas nécessaire d'exclure totalement les commerçants de la cité, car il est rare de trouver un endroit qui soit si abondamment pourvu de toutes les nécessités de la vie qu'il n'ait pas besoin d'en importer certaines, et si les excédents locaux ne peuvent pas être transférés vers d'autres lieux par le biais des commerçants, cela pourrait être préjudiciable à de nombreuses personnes. Il est donc nécessaire qu'une cité parfaite fasse un usage modéré des commerçants.

Chapitre 4

L'importance des attraits naturels dans le choix des emplacements pour les villes et les camps, et la nécessité de les utiliser avec modération

Il est également essentiel de choisir des endroits attrayants pour l'établissement des villes. En effet, un lieu agréable n'est pas facilement abandonné, et il attire naturellement une population qui apprécie cette beauté. Car la vie humaine ne peut guère perdurer longtemps sans agrément. Ces attraits incluent la présence de vastes plaines, de terres fertiles, de montagnes proches offrant un panorama saisissant, de forêts plaisantes et de cours d'eau abondants.

Cependant, comme un excès d'agrément attire souvent l'indulgence et nuit à la vie de la cité, il convient de les utiliser avec modération. En effet, l'indulgence excessive émousse les sens des individus, les éloignant ainsi du discernement. Par ailleurs, les plaisirs superflus compromettent la vertu morale, car ils tendent à engendrer un appétit insatiable qui peut facilement conduire à l'excès et corrompre le juste milieu de la vertu. De plus, une indulgence démesurée rend les individus mous et réticents à affronter les défis et les dangers, ce qui nuit à leur courage, notamment dans les situations de guerre, où la peur de la mort est moindre chez ceux qui ont moins goûté aux plaisirs de la vie. Enfin, ceux qui se laissent aller aux délices deviennent souvent paresseux, négligeant leurs devoirs et s'engageant dans des activités illicites pour satisfaire leurs désirs, ce qui peut conduire à la pauvreté.

Il est donc préjudiciable à une cité d'abonder en plaisirs superflus, que ce soit en raison de la disposition des lieux ou pour d'autres raisons. Il est donc opportun, dans la vie

sociale, de ne goûter qu'à une modeste dose de plaisir, comme un assaisonnement, pour rafraîchir l'esprit des individus.

Comme le dit Sénèque dans son traité *De la tranquillité de l'âme*, pour atteindre la sérénité, il faut accorder à nos esprits une certaine détente. En effet, les personnes se relâchant modérément ressurgissent meilleures et plus aptes au repos. Il semble donc bénéfique pour l'esprit de se délecter avec modération, comme le sel dans la cuisine pour rehausser la saveur des plats, car un excès de plaisirs les corrompt. De plus, lorsque l'objectif est cherché en tant que fin en soi, l'ordre naturel est perturbé et détruit. C'est comme si un forgeron cherchait un marteau pour lui-même, ou un charpentier une scie, ou un médecin un médicament, ces outils étant destinés à leurs fins respectives. Ainsi, l'objectif que le roi doit rechercher dans la gouvernance de sa cité est de vivre selon la vertu. Les autres doivent utiliser les choses comme des moyens pour atteindre cette fin, et seulement dans la mesure nécessaire pour poursuivre cet objectif.

Cependant, cela n'arrive pas à ceux qui se reposent excessivement sur les plaisirs, car de tels plaisirs ne sont pas ordonnés à la fin susmentionnée, mais semblent plutôt être recherchés comme une fin en soi, comme le voulaient apparemment ceux qui sont désignés dans le Livre de la Sagesse comme ayant des pensées fausses, comme le témoigne l'Écriture : « **Venez, prenons notre part des biens du monde, qui sont ce qui compte** », et « **jouissons des créatures, comme à notre jeunesse rapide** », et ainsi de suite. Dans ces passages, l'usage immodéré des plaisirs corporels est comparé à la jeunesse et est justement réprimandé par l'Écriture. C'est pourquoi Aristote, dans son *Éthique à Nicomaque*, assimile l'usage des plaisirs corporels à celui de la nourriture, qui, pris en trop grande ou en trop petite quantité, nuit à la santé, tandis que lorsqu'ils sont pris avec modération, ils la préservent et la renforcent. Ainsi, la vertu se manifeste dans l'approche des plaisirs et des délices humaines.

Ptolémée de Lucques continue l'ouvrage de saint Thomas d'Aquin à partir d'ici.

Chapitre 5

Qu'il est nécessaire pour un roi ou tout autre maître de posséder des richesses temporelles appelées naturelles.

Dans ce passage, Ptolémée de Luque explique pourquoi il est essentiel pour un roi ou tout autre souverain de posséder des richesses naturelles, telles que des terres, des vignobles, des forêts et des viviers d'animaux. Il cite Aristote et Salomon pour étayer son argument.

Premièrement, il souligne l'importance de l'usage direct de ces biens. Ptolémée explique que l'amour et le plaisir que l'on ressent pour ses propres biens sont plus grands que pour ceux qui sont détenus par d'autres. Il cite Dionysius pour souligner l'aspect affectif de cette propriété. Un souverain prenant soin de ses propres richesses naturelles ressentira un plus grand attachement et un plus grand plaisir à les utiliser, ce qui favorisera la stabilité et la prospérité de son règne.

Deuxièmement, Ptolémée met en garde contre les risques et les conflits potentiels associés à une dépendance excessive à l'égard de ressources extérieures. Il évoque les scandales et les conflits qui peuvent survenir lors de transactions commerciales avec des tiers, ainsi que le risque de corruption et de fraude. Il met en évidence le fait que l'utilisation de ressources propres réduit ces risques, préservant ainsi l'intégrité de la cour et du règne.

Enfin, Ptolémée souligne l'avantage en termes de sécurité alimentaire et de fiabilité des ressources propres. Il explique que les produits alimentaires provenant des propres terres du souverain sont moins susceptibles d'être altérés ou contaminés par des tiers, garantissant ainsi une alimentation sûre et fiable pour la cour et le peuple, renforçant ainsi la stabilité du règne.

En résumé, Ptolémée de Luque insiste sur l'importance pour un souverain d'abonder en richesses naturelles pour assurer la prospérité et la stabilité de son règne, tout en évitant les risques et les conflits potentiels associés à une dépendance excessive à l'égard de ressources extérieures.

Chapitre 6

L'importance pour le roi de posséder d'autres richesses naturelles, telles que le bétail et les troupeaux, sans lesquels les seigneurs ne peuvent pas bien gouverner la terre.

Dans ce passage, Ptolémée de Luque explore l'importance pour un roi ou tout autre souverain de posséder des richesses naturelles supplémentaires telles que des troupeaux et des troupeaux d'animaux. Il cite la Genèse et Salomon pour étayer son argument.

Premièrement, Ptolémée souligne que les animaux, tout comme les biens terrestres, ont été donnés par Dieu à l'humanité pour qu'elle en use et en profite. Il affirme que la chasse et la pêche sont des activités justes et naturelles, car elles permettent à l'homme de s'approprier ce qui lui est nécessaire. Ces animaux, qu'ils soient utilisés pour la consommation ou pour le travail, contribuent à la richesse et à la prospérité du royaume.

Deuxièmement, Ptolémée met en avant le fait que la possession et l'entretien de ces animaux renforcent le pouvoir et la santé des souverains. Il explique que la pratique de la chasse et de l'équitation, ainsi que la gestion des troupeaux, contribuent à l'entretien physique et à la vigueur morale des rois et de leurs sujets. Ces activités renforcent également la défense du royaume contre les ennemis extérieurs.

En outre, Ptolémée insiste sur le fait que la possession d'animaux destinés à la consommation alimentaire est également bénéfique pour le souverain. Il affirme que les animaux élevés et entretenus sur les terres du souverain fournissent une alimentation plus sûre et plus abondante, réduisant ainsi la dépendance vis-à-vis des échanges commerciaux et préservant la magnificence de la cour royale.

En conclusion, Ptolémée de Luque soutient que la possession de richesses naturelles supplémentaires est essentielle pour un souverain, car elle renforce la sécurité, la prospérité et la magnificence de son règne.

Chapitre 7

L'importance pour le roi d'abonder en richesses artificielles, telles que l'or et l'argent, et la monnaie frappée à partir de ceux-ci.

Dans ce passage, Ptolémée de Luque soutient que les richesses artificielles, telles que l'or, l'argent et les pièces de monnaie, sont indispensables à un roi pour assurer la stabilité de son règne. Il se réfère à des philosophes comme Aristote et à des personnages historiques tels que Salomon pour étayer son argument.

Premièrement, Ptolémée affirme que les richesses artificielles sont essentielles pour le roi car elles lui permettent de mener à bien ses fonctions régaliennes. Il souligne que l'argent et l'or sont des instruments indispensables dans les échanges économiques et dans l'exercice du pouvoir. Il cite l'exemple de Salomon, qui a amassé des richesses pour sa magnificence royale, illustrant ainsi la nécessité pour un roi d'avoir un trésor bien approvisionné.

Deuxièmement, Ptolémée met en avant le rôle des richesses du roi dans le bien-être de son peuple. Il compare le roi à un berger ou à un père qui doit pourvoir aux besoins de ses sujets comme un père pourvoit à ceux de ses enfants. Il mentionne des exemples historiques, comme celui de Pharaon qui a utilisé les ressources de son royaume pour nourrir son peuple pendant la famine, pour illustrer cette responsabilité du roi envers ses sujets.

Enfin, Ptolémée souligne l'importance des richesses du roi dans le maintien de la puissance et de l'expansion de son royaume. Il explique que le trésor royal est nécessaire pour faire face aux ennemis extérieurs, pour soutenir les opérations militaires et pour venir en aide aux régions en difficulté. Il cite des exemples historiques comme celui d'Holopherne qui a pillé les richesses du roi avant de partir en guerre, et de Salomon qui a utilisé ses trésors pour étendre son royaume.

En conclusion, Ptolémée de Luque soutient que les richesses artificielles sont indispensables à un roi pour assurer la stabilité, le bien-être de son peuple et l'expansion de son royaume.

Chapitre 8

Là, il fait la distinction entre les deux types de domination, politique et despotique, montrant par de nombreux arguments que le gouvernement politique doit être doux.

Dans ce passage, Ptolémée de Luque explore la nécessité pour un roi d'être bien entouré de ministres compétents pour assurer la gouvernance efficace de son royaume. Il distingue également entre deux types de dominations : politique et despotique, et soutient que la domination politique doit être douce et modérée.

Premièrement, Ptolémée souligne l'importance pour un roi d'avoir des ministres à ses côtés. Il cite l'exemple du roi Salomon qui avait une grande famille et de nombreux serviteurs pour l'aider dans ses fonctions royales. Cela montre que les ministres sont des éléments essentiels pour soutenir le roi dans l'exercice de son pouvoir.

Deuxièmement, Ptolémée distingue entre la domination politique et la domination despotique. Il explique que la domination politique concerne les régions où le pouvoir est exercé par des règles établies, telles que les régions dirigées par des sénateurs et des consuls à Rome. Dans ces régions, le roi exerce un pouvoir temporaire et doit donc être plus modéré dans son gouvernement. Il prend l'exemple des juges d'Israël qui étaient plus modérés dans leur jugement que les rois ultérieurs.

Troisièmement, Ptolémée souligne que la domination politique nécessite une modération de la part des sujets, car elle correspond à leur nature proportionnelle à ce type de gouvernement. Les sujets des régions politiques sont décrits comme étant plus placides et humbles, ce qui nécessite un gouvernement doux de la part du roi. Il prend l'exemple des présidents romains qui portaient rarement des symboles de pouvoir royal, ce qui contribuait à maintenir une atmosphère de confiance et de bienveillance entre le roi et ses sujets.

En conclusion, Ptolémée de Luque met en évidence l'importance des ministres pour un roi et soutient que la domination politique doit être douce et modérée pour assurer la stabilité et le bien-être du royaume.

Chapitre 9

Sur le principat despotique, ce qu'il est et comment il peut être transformé en un gouvernement royal, où il compare le politique au despotique selon différentes régions et époques.

Le chapitre 9 aborde le sujet du « **principat despotique** », défini comme étant un régime où le maître exerce un pouvoir absolu sur ses sujets, ce terme provenant du grec. L'auteur mentionne que certains seigneurs de certaines régions sont encore appelés « **despotes** » de nos jours. Cependant, ce type de gouvernement peut être transformé en un gouvernement royal, comme le montre la Sainte Écriture. Par exemple, dans les lois royales transmises par le prophète Samuel au peuple d'Israël, il est question de servitude. Lorsque les Israélites ont demandé un roi à Samuel, ce dernier, sous la direction de Dieu, a averti le peuple des conséquences de cette décision, affirmant que le roi prendrait leurs fils et filles pour les mettre à son service, entre autres choses. Cette situation montre que le régime politique des juges, précédemment en place, était plus bénéfique pour le peuple.

L'auteur souligne ensuite que le régime politique est préférable au régime royal dans un état où la nature humaine est intégralement préservée, car il n'y aurait pas de domination mais plutôt une prééminence basée sur le mérite. Cependant, dans un monde corrompu où les méchants sont nombreux, un régime royal est plus efficace car il contrôle la nature

humaine dépravée. Il cite également des exemples historiques, tels que l'époque des rois à Rome ou la période des magistrats à Athènes, pour illustrer comment le choix du type de gouvernement dépend de divers facteurs, y compris le climat et la disposition géographique des régions. En outre, il fait référence aux écrits de Jules César et d'Ammien Marcellin sur les Francs et les Germains pour appuyer ses affirmations sur l'influence du contexte géographique sur le type de gouvernement adopté.

Ainsi, l'auteur conclut que, selon diverses considérations, il est préférable de privilégier un gouvernement politique au régime royal.

Chapitre 10

La différenciation des serviteurs en fonction des différents types de maîtres, et exposé de certains types de serviteurs communs à tous les maîtres. Ensuite, il soutient que la servitude est naturelle dans certains cas.

Le chapitre 10 aborde le rôle crucial des ministres dans tout régime, soulignant qu'ils sont le complément indispensable du gouvernement. Sans eux, aucun système de domination ne peut fonctionner correctement. Les ministres sont chargés de répartir les tâches, d'administrer les affaires et de servir les intérêts du souverain ainsi que de ses sujets, selon le mérite de chacun.

L'auteur illustre son propos en évoquant l'exemple de Moïse dans la Bible, qui fut conseillé par son beau-père Jéthro de déléguer ses responsabilités en nommant des hommes capables pour l'aider à gouverner le peuple. De même, dans l'histoire romaine, après l'abolition de la monarchie, le consul Brutus, bien que seul à la tête de la cité, fut rejoint par un dictateur et un maître de cavalerie pour faire face à une invasion sabine, démontrant ainsi la nécessité des ministres même dans les premiers temps de la République romaine.

L'auteur souligne également que la nature des ministres doit correspondre au type de gouvernement en place. Dans les régimes politiques, les ministres doivent être choisis en fonction des principes et des valeurs de l'État, tandis que dans les monarchies, certains ministres sont désignés de façon héréditaire pour servir le souverain et son peuple.

En outre, l'auteur distingue quatre types de ministres, chacun remplissant un rôle spécifique dans le gouvernement. Certains sont nécessaires pour exécuter des tâches basiques, d'autres sont recrutés dans le cadre de la guerre pour renforcer l'armée, tandis que d'autres encore servent dans le cadre familial, par affection ou par intérêt pour leur propre avancement.

En conclusion, Ptolémée de Lucques affirme que pour assurer la stabilité et l'efficacité d'un régime, le souverain doit être bien entouré de ministres compétents et loyaux, qui constituent la pierre angulaire du pouvoir.

Chapitre 11

Qu'il est nécessaire pour un roi ou tout autre seigneur dans sa juridiction de disposer des fortifications les plus solides, et raisons pour lesquelles de nombreuses sont établies là-bas

Dans ce chapitre, Ptolémée de Lucques discute de l'importance pour un roi ou tout autre seigneur dans sa juridiction de disposer des fortifications les plus solides. Il souligne que ces fortifications sont essentielles pour renforcer le pouvoir royal ou politique. Il illustre son propos en se référant à l'exemple du roi David, qui, après avoir conquis Jérusalem, a pris le mont Sion comme une forteresse, y érigeant sa cité et sa citadelle.

Les raisons de ces fortifications sont multiples. Premièrement, du point de vue des dirigeants, il est avantageux pour eux d'être dans un endroit sûr, où ils peuvent exercer leur autorité, administrer la justice et gouverner en toute sécurité. Cette sécurité leur permet d'être plus audacieux dans l'exécution de leurs devoirs. En outre, la présence de fortifications assure un certain prestige à la famille royale, évitant ainsi toute dépréciation de leur réputation devant le peuple.

Deuxièmement, du point de vue du peuple, l'admiration pour ces fortifications peut susciter une plus grande obéissance envers le souverain, car les dépenses somptueuses du roi en matière de défense témoignent de sa puissance et de sa capacité à protéger ses sujets. De plus, la présence de telles fortifications dissuade les ennemis potentiels et encourage les ministres royaux à être plus prompts dans la préparation des ressources nécessaires.

Enfin, Ptolémée souligne que le bon ordre et la beauté des fortifications sont également essentiels. Ils reflètent l'harmonie et la proportion dans l'organisation de la société, ce qui engendre une joie spirituelle chez les observateurs. Ainsi, la construction de fortifications solides dépasse la simple nécessité de défense, elle devient aussi une manifestation de l'ordre et de la beauté, éléments qui contribuent au bien-être général de la société.

Chapitre 12

Ce qui concerne un bon gouvernement d'un royaume ou de toute autre domination, c'est d'avoir des routes ou des voies dans la région ou la province sûres et libres.

Dans ce douzième chapitre, Ptolémée de Lucques souligne l'importance pour un bon gouvernement d'avoir des routes sûres et libres dans la région ou la province.

Il explique que ces routes, ou « **stratae** », doivent être sécurisées afin de faciliter le passage des voyageurs, qu'ils soient étrangers ou locaux. Ces routes sont considérées comme des voies publiques, accessibles à tous selon le droit naturel et les lois des peuples. Augustin explique que la « **via regia** » est ainsi nommée, car elle doit être libre pour tout passant inoffensif, dans l'intérêt de la société humaine.

Pour assurer la sécurité des routes et garantir la sécurité des voyageurs, les princes sont autorisés à percevoir des péages. Ces péages servent à entretenir les routes et à assurer la sécurité des voyageurs. Les autorités peuvent légitimement exiger des péages aux voyageurs en échange de la protection et de l'entretien des routes.

Ptolémée souligne également les avantages économiques des routes sécurisées. Les marchands sont plus enclins à utiliser des routes sûres, ce qui favorise le commerce et la prospérité du royaume. Il prend l'exemple de la République romaine, où l'essor économique était étroitement lié à la construction de routes sécurisées. Des routes ont été construites à l'intérieur et à l'extérieur de la ville pour faciliter le commerce et renforcer la sécurité des voyageurs.

En outre, la sécurité des routes favorise la pratique religieuse, car elle permet un accès plus facile aux lieux de culte et encourage la vénération divine. Les Romains étaient motivés par leur dévotion religieuse à sécuriser les routes, comme le souligne l'historien Valère Maxime.

En résumé, Ptolémée de Lucques met en avant l'importance des routes sécurisées pour un bon gouvernement, tant pour des raisons économiques que religieuses, et souligne leur rôle crucial dans le développement et la prospérité d'un royaume ou d'une domination quelconque.

Chapitre 13

De l'importance d'avoir une monnaie propre dans tout royaume et toute domination, et des biens qui en découlent, ainsi que des inconvénients si elle n'est pas présente

Le Chapitre 13 aborde l'importance de la monnaie propre dans tout royaume ou toute domination, mettant en lumière les avantages et les inconvénients de sa présence ou de son absence.

Ptolémée commence par souligner le rôle crucial de la monnaie dans la régulation de la vie humaine et, par extension, de tout régime politique, en raison des divers avantages qu'elle procure. Il cite l'épisode où Jésus demande à des Pharisiens de lui montrer une pièce de monnaie, illustrant ainsi l'importance symbolique de la monnaie dans la société.

La monnaie, en tant que mesure et règle des échanges, permet de résoudre les litiges commerciaux et facilite les transactions. Son existence est considérée comme essentielle pour maintenir l'ordre et éviter les fraudes. Ptolémée évoque également l'exemple d'Abraham, qui acheta un terrain pour un montant spécifique, soulignant ainsi l'utilisation de la monnaie dans des transactions historiques.

Sur le plan politique, la monnaie est un symbole de la royauté et de la souveraineté. Elle arbore l'image du souverain et est largement utilisée par la population, ce qui renforce la notoriété du roi. De plus, la fabrication de la monnaie est réglementée par le souverain, qui a le pouvoir de décider de son poids et de son métal, mais doit agir avec modération pour éviter d'induire en erreur ou de causer du tort à ses sujets.

Du côté du peuple, la monnaie propre du roi est également importante car elle facilite les échanges, assure une meilleure reconnaissance et offre une plus grande sécurité économique. Les exemples historiques, tels que l'époque romaine où une seule monnaie était largement reconnue, illustrent la valeur pratique de cette unité monétaire.

En conclusion, Ptolémée insiste sur le fait que, dans tout régime politique, en particulier dans les royaumes, la possession d'une monnaie propre est essentielle tant pour le souverain que pour ses sujets, garantissant ainsi la stabilité économique et politique du royaume.

Chapitre 14

Comment les poids et mesures sont nécessaires pour le bon gouvernement d'un royaume ou de toute autre domination ou politique, illustré par des exemples et des raisonnements.

Le Chapitre 14 expose l'importance des poids et mesures dans le bon gouvernement d'un royaume ou de toute autre domination politique. L'auteur souligne que les poids et mesures, tout comme la monnaie, sont essentiels pour la préservation de l'ordre social et économique. Ils servent à régler les impôts, à résoudre les litiges commerciaux et à garantir l'exactitude des transactions. Ptolémée établit un parallèle entre ces instruments de mesure et la volonté divine, affirmant que Dieu a disposé toutes choses selon le nombre, le poids et la mesure.

Le texte met en lumière la prééminence des poids et mesures sur la monnaie dans la mesure où ils sont directement liés à la nature même des choses qu'ils mesurent, contrairement à la monnaie qui peut avoir une existence indépendante de son utilisation dans les échanges. Ptolémée soutient que les poids et mesures, en tant qu'outils de justice naturelle, sont indispensables à la gouvernance d'un royaume ou d'une société politique. À cet égard, il cite l'exemple de Moïse, le premier chef du peuple israélite, qui a établi des lois divines accompagnées de règles de mesure pour réguler divers aspects de la vie quotidienne.

En conclusion, Ptolémée affirme que les dirigeants doivent fournir à leur peuple des poids et mesures justes et équitables, conformément aux principes de justice naturelle. Ces instruments de mesure sont essentiels pour maintenir l'ordre et la stabilité dans un royaume ou toute autre forme de gouvernement.

Chapitre 15

Qu'il est nécessaire pour un roi et tout seigneur de faire preuve de sollicitude pour la préservation de leur statut en veillant à ce que les pauvres soient pris en charge par le trésor public : et cela est prouvé par des exemples et des raisonnements

Le Chapitre 15 aborde la nécessité pour les rois et tout dirigeant de prendre soin des pauvres en puisant dans le trésor public, démontrant cela par des exemples et des arguments.

Ptolémée de Lucques souligne que les rois et les princes ont la responsabilité de subvenir aux besoins des nécessiteux, car ils agissent en tant que représentants de Dieu sur terre. C'est une responsabilité similaire à celle d'un père envers ses enfants impuissants. Il cite même le passage biblique où il est dit que ce que l'on fait aux plus petits, c'est à Dieu lui-même qu'on le fait.

Pour illustrer cette idée, Ptolémée de Lucques évoque l'exemple de Philippe, roi de Macédoine, qui, malgré ses propres difficultés financières, a pris soin des enfants pauvres d'une manière qui a marqué son règne de manière positive.

Il souligne également que le devoir d'aider les pauvres est fondamental pour maintenir la cohésion sociale et la prospérité du royaume, car cela crée un sentiment de responsabilité et de solidarité au sein de la société. Ainsi, les dirigeants devraient établir des institutions d'assistance aux pauvres, non seulement parmi les fidèles, mais aussi parmi les non-croyants.

En conclusion, le Chapitre 15 met en lumière l'importance pour les dirigeants de prendre soin des pauvres en puisant dans les ressources de l'État, soulignant que cela renforce la légitimité et la stabilité de leur gouvernement, tout en promouvant la justice sociale et le bien-être général.

Chapitre 16

Comment il est nécessaire pour un roi et tout dirigeant de se consacrer au culte divin, et quels fruits en découlent

Le Chapitre 16 aborde la manière dont les rois et tout dirigeant doivent se consacrer au culte divin, et les fruits qui en découlent.

Ptolémée de Lucques affirme que les rois et les princes ont le devoir de se consacrer au culte divin avec tout leur zèle et leur sollicitude, car c'est leur devoir principal. Il cite le verset de l'Ecclésiaste où Salomon dit que le respect de Dieu et l'observation de ses commandements sont le devoir de chaque homme.

Il explique que cette obligation est encore plus grande pour les rois pour trois raisons principales : premièrement, en tant qu'êtres humains créés à l'image de Dieu, ils ont une dette envers Lui pour cette création. Deuxièmement, en tant que dirigeants, ils exercent le pouvoir délégué par Dieu et agissent donc en Son nom sur terre. Troisièmement, en tant que rois, ils sont oints d'une manière particulière, ce qui les place dans une relation encore plus étroite avec Dieu.

Ptolémée de Lucques souligne que l'adoration de Dieu est essentielle pour la légitimité et la réussite du règne d'un roi. Il mentionne l'exemple de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui a été puni pour son manque de respect envers Dieu, mais a trouvé la rédemption en reconnaissant la suprématie divine. De même, il évoque le respect que le roi Alexandre a témoigné au grand prêtre de Jérusalem, reconnaissant ainsi la primauté du divin.

Il conclut en insistant sur l'importance pour les dirigeants de suivre l'exemple des rois qui ont fait preuve de piété et de respect envers Dieu, soulignant que cela est vital pour la prospérité et la durabilité de leur règne.

Résumé du Livre III

Chapitre 1 : l'exemple de Cyrus, roi des Perses

L'auteur commence par invoquer l'exemple de Cyrus, roi des Perses, qui reconnaît dans un édit public que tout pouvoir lui a été donné par Dieu. Ptolémée argumente ensuite que toute existence dépend de Dieu, et par conséquent, tout pouvoir en découle également. Il développe trois arguments pour étayer cette thèse : premièrement, tout être dépend de l'être premier, donc toute autorité dépend de Dieu en tant qu'être premier ; deuxièmement, toute puissance dépend de la puissance première, qui est Dieu ; et troisièmement, tout pouvoir est proportionnel à l'entité qui le détient, et puisque Dieu est l'entité suprême, tout pouvoir émane de lui.

Chapitre 2 : le pouvoir découle de Dieu en considérant le mouvement de toute nature créée

L'auteur argumente que le pouvoir découle également de Dieu en considérant le mouvement de toute nature créée. Il affirme que tout mouvement a besoin d'un moteur immobile, qui est Dieu, et que ce dernier influe sur les actes des rois et des dirigeants. Il étend cette idée aux mouvements spirituels, affirmant que les entités spirituelles sont encore plus susceptibles d'être influencées par Dieu. Il conclut que tout mouvement et par extension tout pouvoir émane de Dieu.

Chapitre 3 : le pouvoir découle de Dieu en considérant le but ultime de toute action

L'auteur explore la notion que le pouvoir découle également de Dieu en considérant le but ultime de toute action. Il soutient que, puisque Dieu est la source de toute intelligence et de tout acte, chaque action est orientée vers un but, et ce but est prévu par l'intelligence divine. Ainsi, tout pouvoir qui vise à des fins nobles et élevées participe davantage de l'action divine.

Chapitre 4 : le cas spécifique du pouvoir Romain

L'auteur se concentre sur le cas spécifique du pouvoir romain, affirmant que Dieu a pourvu à leur domination en raison de leur amour pour la patrie, leur zèle pour la justice et leur bienveillance civique. Il cite des exemples de personnalités historiques romaines qui ont sacrifié leur propre intérêt pour le bien de la patrie, illustrant ainsi leur mérite et leur légitimité à gouverner, méritant ainsi la providence divine.

Chapitre 5 : la légitimité du règne romain

L'auteur discute de la légitimité du règne romain en se basant sur deux principaux points : la justice et la bienveillance civile des Romains. Il fait valoir que les Romains ont

mérité leur domination en pratiquant la justice et en montrant une grande bienveillance civile envers leur peuple et les autres nations. L'auteur cite des exemples historiques de dirigeants romains, tels que Scipion et Marco Marcello, pour illustrer leur conduite juste et bienveillante. Il discute également des actions de leaders juifs comme les Machabées, qui ont choisi de s'allier avec les Romains malgré les lois interdisant une telle alliance. En fin de compte, l'auteur soutient que le règne romain était légitime en raison de la justice et de la bienveillance civile de ses dirigeants.

Chapitre 6 : la question de la bienveillance civile des Romains

L'auteur aborde la question de la bienveillance civile des Romains en tant que vertu qui a contribué à leur domination. Il cite des exemples historiques de dirigeants romains, tels que Scipion et Salomon, pour illustrer comment leur comportement bienveillant envers leur peuple et les autres nations a renforcé leur autorité. L'auteur fait également référence aux actions de Cyrus le Grand, roi de Perse, pour montrer comment la bienveillance civile peut conduire à la prospérité politique. En fin de compte, l'auteur soutient que la bienveillance civile des dirigeants romains a été un facteur clé de leur domination.

Chapitre 7 : le rôle de Dieu dans l'octroi et la révocation des pouvoirs

L'auteur traite du rôle de Dieu dans l'octroi et la révocation du pouvoir, en se concentrant sur le concept de punition divine pour les péchés du peuple. L'auteur utilise des exemples bibliques pour illustrer comment Dieu a utilisé des dirigeants tyranniques pour punir les pécheurs. Il fait également référence à des exemples historiques de dirigeants tyranniques, tels que Cyrus le Grand et Alexandre le Grand, pour illustrer comment leur ingratitude envers Dieu a conduit à leur chute. L'auteur conclut que Dieu utilise parfois des dirigeants tyranniques comme des instruments de sa justice divine pour punir les pécheurs.

Chapitre 8 : l'ingratitude des dirigeants envers Dieu et ses conséquences

L'auteur aborde le thème de l'ingratitude des dirigeants envers Dieu et les conséquences de cette ingratitude. L'auteur cite des exemples de dirigeants vertueux qui ont fini par succomber à la vanité et à l'ingratitude, ce qui a conduit à leur chute. Il utilise des exemples bibliques et historiques pour illustrer comment Dieu punit les dirigeants arrogants et ingrats en les renversant de leur trône. L'auteur conclut que la puissance des dirigeants dépend de Dieu, et que ceux qui s'élèvent avec arrogance seront inévitablement renversés par sa main.

Chapitre 9 : la domination naturelle de l'homme sur les animaux

L'auteur discute de la domination naturelle de l'homme sur les animaux et autres êtres irrationnels, en se basant sur des arguments philosophiques et religieux. Il affirme que cette domination découle de la création de l'homme à l'image de Dieu et de sa capacité à gouverner les créatures terrestres. Ptolémée souligne également que cette domination a

été altérée par le péché, mais que les hommes peuvent retrouver une partie de cette domination en vivant dans l'innocence et la justice.

Chapitre 10 : le caractère supérieur du pouvoir papal

L'auteur aborde le sujet du pouvoir papal et de son caractère supérieur à tout autre pouvoir terrestre. Il se réfère aux Écritures pour justifier le pouvoir du pape, en particulier les paroles de Jésus à Pierre dans l'Évangile selon Matthieu, affirmant que le pape est le représentant de Dieu sur terre et que son autorité est supérieure à toute autre autorité humaine. Ptolémée insiste sur le rôle du pape en tant que gardien de l'Église et de la foi chrétienne, affirmant que le pouvoir papal est légitime et divinement institué.

Chapitre 11 : la nature du pouvoir royal

L'auteur traite du pouvoir royal et de sa nature, en se concentrant sur les différentes formes de monarchie et les responsabilités du roi envers ses sujets. Ptolémée explique que le roi doit gouverner pour le bien de ses sujets et ne pas abuser de son autorité. Il fait référence aux lois divines et naturelles pour justifier le pouvoir royal, affirmant que le roi est responsable de la préservation de la société et du bien-être de ses sujets. L'auteur souligne également les limites du pouvoir royal et le devoir du roi de gouverner avec justice et équité.

Chapitre 12 : les origines du pouvoir impérial

L'auteur aborde le sujet du pouvoir impérial, explorant ses origines et ses caractéristiques. Ptolémée discute également de divers termes liés au pouvoir et de leur signification dans différents contextes historiques. Il souligne l'importance de l'autorité impériale dans la gouvernance de vastes territoires et de divers peuples, en mettant en évidence son rôle dans la préservation de l'ordre et de la stabilité.

Chapitre 13 : la monarchie du Christ

L'auteur discute des caractéristiques de la monarchie du Christ, affirmant qu'elle prévaut sur les précédentes. Il souligne d'abord sa longévité, basée sur la prophétie de Daniel. Ensuite, il met en évidence l'universalité de son règne, soulignant que le nom de Christ est adoré partout. L'auteur compare également la nature spirituelle du règne du Christ à l'humilité de sa naissance, soulignant que même si Christ était glorifié par les anges et adoré par les mages, il est né humblement. Le chapitre se termine par une discussion sur le règne d'Auguste, qui, selon l'auteur, a exercé la monarchie au nom du Christ pendant quatorze ans, selon les actes des empereurs romains.

Chapitre 14 : le commencement du règne du Christ

L'auteur aborde la question du début du règne du Christ. L'auteur soutient que le règne du Christ a commencé dès sa naissance, illustré par les événements entourant sa naissance, tels que l'annonce des anges aux bergers et l'adoration des mages. L'auteur évoque également la décision de Christ de mener une vie humble et de se cacher lorsque les gens voulaient le faire roi, soulignant ainsi la nature spirituelle de son royaume.

Chapitre 15 : la vie abaissée du Seigneur

L'auteur explore les raisons pour lesquelles le Christ a choisi de mener une vie humble malgré son statut de véritable Seigneur du monde. L'auteur avance que cette humilité servait à enseigner l'humilité aux dirigeants et à montrer la différence entre son règne et celui des autres. Il met également en avant la nécessité de la humilité pour les dirigeants, citant des exemples historiques de rois et de chefs militaires qui ont sacrifié pour leur peuple. L'auteur soutient que la humilité et la pauvreté du Christ étaient conformes à sa nature, même s'il était le vrai Seigneur.

Chapitre 16 : l'exemple des anciens et la conversion de Constantin

L'auteur examine comment l'exemple des anciens Romains illustre les vertus de la passion et du sacrifice, ainsi que la façon dont le règne du Christ a progressé dans le monde. L'auteur souligne comment des figures historiques comme Marc Aurèle, Curtius, Brutus et d'autres ont sacrifié pour le bien commun, comparant cela à la passion des premiers chrétiens. L'auteur explique ensuite comment la conversion de Constantin au christianisme a marqué un tournant dans l'histoire de la monarchie du Christ, avec la multiplication des conversions et la croissance de l'Église. Cependant, l'auteur souligne que la paix spirituelle offerte par le Christ ne peut être ébranlée que si les fidèles le permettent, citant les paroles du Christ à ses disciples sur la paix qui est différente de celle du monde.

Chapitre 17 : obéissance et protection des empereurs de Constantinople envers l'Église romaine

L'auteur analyse la relation entre les empereurs de Constantinople et l'Église romaine, montrant comment ceux-ci ont montré obéissance et respect envers l'autorité papale. L'auteur commence par évoquer quatre conciles où les empereurs de Constantinople se sont soumis à l'autorité de l'Église romaine. Il cite les écrits de Gélase Ier et de Valentinien pour appuyer son argument. Par exemple, Valentinien aurait déclaré que l'archevêque de Milan devait être respecté et que ses conseils devaient être suivis. L'auteur poursuit en expliquant que cette soumission des empereurs à l'autorité papale s'est maintenue jusqu'au temps de Charlemagne. Il examine ensuite les changements survenus dans la méthode de sélection des empereurs, leur succession et leur gouvernance.

Chapitre 18 : Les conciles sous Justinien et Constantin et le transfert de l'empire aux Germains

L'auteur évoque les conciles suivants après les quatre premiers et discute du transfert de l'empire des Grecs aux Germains. Il mentionne notamment l'importance d'empereurs comme Justinien, qui ont montré un fort soutien à l'Église. L'auteur explique comment, après le déclin de l'influence de Constantinople, le pape a sollicité l'aide des rois francs pour protéger l'Église contre les Lombards. Il mentionne l'intervention de Pépin le Bref et de Charlemagne dans ce contexte.

Chapitre 19 : la diversification du pouvoir impérial de Charlemagne à Otton III et la plénitude du pouvoir pontifical

L'auteur examine comment le mode de gouvernance impériale a évolué de Charlemagne à Otton III. Il explique également comment le pape a acquis une plénitude de pouvoir dans ces circonstances, invoquant des références historiques et théologiques pour soutenir son argument. L'auteur souligne en particulier le rôle du pape dans la protection de l'Église et dans la prise de décisions pour le bien de la foi chrétienne.

Chapitre 20 : comparaison entre le pouvoir impérial et royal, et leur relation avec le politique

L'auteur compare le pouvoir impérial avec le pouvoir royal et politique. Il examine les similitudes et les différences dans la manière dont ces pouvoirs sont exercés, en mettant en lumière des aspects tels que l'élection des dirigeants, l'institution des lois et la nature de leur autorité. L'auteur souligne également le rôle du pape dans la remise de la couronne impériale, soulignant ainsi l'importance de l'autorité papale dans le contexte politique de l'époque.

Chapitre 21 : des différents noms de dignités et de leur signification

L'auteur explore les différents noms de dignités associées aux rois et aux empereurs, ainsi que leur signification. Il commence par évoquer les noms mentionnés dans la Bible, tels que « **satrape** » et « **optimat** », qui renvoient à des postes de haute importance sous les régimes monarchiques. Ensuite, il passe en revue les noms utilisés dans l'Empire romain, comme « **consul** » et « **dictateur** », qui ont évolué au fil du temps. Puis, il aborde les titres féodaux, tels que « **prince** », « **comte** », « **duc** » et « **marquis** », en expliquant leur origine et leur rôle dans la gouvernance politique. Enfin, il discute des titres spécifiques à certaines régions, comme « **maréchal** » et « **sénéchal** », utilisés en France, ainsi que des appellations en Espagne pour désigner les nobles et les seigneurs de châteaux.

Exemples étayés

Les consuls romains, au départ responsables des affaires militaires et civiles, étaient à l'origine appelés « **comites** », soulignant leur coopération pour gouverner.

Les « **duces** » étaient des chefs militaires populaires, principalement sur les champs de bataille, dirigent les armées et menant les troupes.

Les « **marchiones** » étaient des gouverneurs régionaux, leur nom étant dérivé de la rigueur de leur justice, soulignant ainsi leur rôle d'autorité.

Les « **maréchaux** » en France étaient chargés des affaires générales de la région, tandis que les « **sénéchaux** » étaient responsables de l'administration et de la direction dans les domaines militaires et civils.

En Espagne, les « **princes** » étaient souvent des nobles riches, dont la richesse et le pouvoir étaient souvent attribués par le roi, en fonction de leur loyauté ou de leur mérite.

Chapitre 22 : de certains titres de dignités dans certaines régions et de leur mode de gouvernance

L'auteur explore d'autres titres de dignités spécifiques à certaines régions et leur signification. Il discute des termes tels que « **satrape** » et « **optimate** », qui étaient utilisés dans des régions comme la Perse et les Philistins, ainsi que leur signification et leur rôle dans la gouvernance. Il évoque également des termes comme « **valvasalli** » et « **cathani** », qui étaient courants dans d'autres régions et qui décrivent des postes de haute importance. Enfin, il aborde la question du régime de ces différents titres de dignité, en soulignant que la plupart étaient gouvernés de manière royale ou impériale, mais que certains, en raison de la tyrannie ou de la coutume locale, pouvaient être soumis à des régimes plus oppressifs.

Exemples étayés

Les « **satrapes** » en Perse étaient des officiers de haut rang chargés de la loyauté envers le roi et de l'administration d'une province spécifique.

Les « **valvasalli** » étaient des gardes du corps des palais royaux ou impériaux, responsable de la sécurité et de l'accès restreint.

Certains nobles espagnols étaient appelés « **princes** » en raison de leur richesse et de leur pouvoir attribués par le roi en fonction de leur loyauté ou de leur service.

Conclusion générale

Dans l'ouvrage « De regno ad regem Cypri » de saint Thomas d'Aquin et repris ensuite par Ptolémée de Lucques, l'auteur explore en profondeur les principes fondamentaux de la gouvernance, en mettant en lumière les devoirs et les responsabilités des dirigeants envers leur peuple et envers Dieu. À travers les différents chapitres, l'auteur offre une analyse approfondie de la nature du pouvoir et de la manière dont il doit être exercé pour le bien-être de la société. Les livres I et II de l'ouvrage mettent en évidence trois aspects cruciaux de la gouvernance : la nécessité de l'équité dans la justice, la sollicitude envers les plus démunis et l'engagement envers le culte divin.

Dans le premier livre, saint Thomas d'Aquin insiste sur l'importance de la justice équitable dans la gouvernance. Il souligne que les dirigeants doivent s'efforcer d'être justes et impartiaux dans leurs décisions, car c'est là la base même de la légitimité de leur autorité. À travers des exemples historiques et des références philosophiques, l'auteur démontre que la justice est essentielle pour maintenir l'ordre social et assurer la stabilité du royaume.

Le deuxième livre met en lumière la responsabilité des dirigeants envers les plus démunis de la société. Saint Thomas d'Aquin et Ptolémée de Lucques soutiennent que les rois et les princes doivent veiller à ce que les besoins des pauvres, des orphelins, des veuves et des étrangers soient pris en compte et satisfaits. Ils soulignent que cette sollicitude envers les plus faibles est non seulement un devoir moral, mais aussi une nécessité pour garantir la paix sociale et la prospérité du royaume.

Enfin, dans le troisième livre, Ptolémée de Lucques aborde la dimension spirituelle de la gouvernance, en soulignant l'importance pour les dirigeants de se consacrer au culte divin. Il affirme que les rois et les princes doivent reconnaître la suprématie de Dieu et chercher à honorer ses commandements. À travers des exemples tirés de l'histoire et des Écritures, l'auteur montre que le respect du divin est non seulement un devoir religieux, mais aussi une condition essentielle pour obtenir la bénédiction divine et assurer la prospérité du royaume.

En conclusion, « De regno ad regem Cypri » offre une vision holistique de la gouvernance, en mettant en avant l'importance de la justice, de la sollicitude envers les plus démunis et de l'engagement envers le divin. À travers une analyse rigoureuse et des exemples concrets, les deux auteurs offrent des conseils précieux aux dirigeants sur la manière de gouverner avec sagesse et vertu, pour le bien de leur peuple et la gloire de Dieu.

Fin

Benedicat vos Deus, etiam propinquos vestros, et custodiat vos in suo aeterno amore,
Amen.

Stéphane

Deuxième vendredi du mois du Sacré-cœur

14 juin 2024